

GASTON CHOQUET  
**LES AVENTURES DE COUCOU**  
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

# La Revanche des Opprimés



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.



c 95367

LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS  
AU PAYS DU SCALP

# La Revanche des Opprimés

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY, 3

RÉSUMÉ DU PREMIER VOLUME. — Jeté au Texas à la suite d'aventures bizarres, suites d'un pari qu'il a fait, Marcel Coulombet dit Coucou, jeune Parisien de quinze ans, y est réduit en esclavage par un riche et féroce planteur, don Rodriguez Sancha, dont il a rossé le fils pour défendre un pauvre noir injustement frappé. S'étant échappé, il se lie avec un Canadien, Thomas Laforest, dit Balle-Sûre, dont il arrache la fille à des Indiens qui la tenaient prisonnière, et qui a, lui aussi, des motifs de haine contre don Rodriguez. Une expédition hardie leur permet de s'emparer de ce dernier, qui est ensuite délivré par ses serviteurs ; Thomas, capturé, est condamné à mort. Quant à Coucou, il est enlevé par des Indiens Cœurs-Sanglants, qui l'adoptent bien malgré lui, le déguisent en Indien et lui donnent le nom d'Écureuil-Volant. Il leur échappe, s'enfuit dans la Prairie ; là, il délivre un vieillard prisonnier dans un souterrain qui lui confie divers papiers, et dont le fils est tué le lendemain par des amis de don Rodriguez. Coucou se réfugie dans un îlot, au milieu d'une rivière.



# La Revanche des Opprimés

---

## I

### Intéressantes confidences.

La nuit étendait ses ombres sur la profonde vallée au bas de laquelle nous avons conduit le lecteur et où Coucou avait temporairement établi, dans le petit îlot boisé, son quartier général. Ce fut alors seulement que notre héros se décida à partir. Il traversa la rivière à la nage, ses vêtements et ses armes attachés en un ballot sur sa tête et gagna la rive opposée à celle où il était venu, de façon à n'avoir point à franchir de nouveau le cours d'eau pour gagner Rosarios. Il avait laissé dans l'îlot sa carabine, trop bruyante et encombrante, sa hache et une partie de ses provisions, emportant seulement son lasso, son arc et ses flèches, son couteau, le pistolet que Thomas lui avait donné et, dans son sac — l'inséparable

« sac à médecines » d'Indiens — quelques vivres indispensables. Le reste, ainsi que les tristes documents hérités des deux morts, il l'avait caché sous un amas de feuilles et de branches avec l'équipement des chevaux.

Il y avait un peu de lune, ce qui lui permettait de se diriger de façon à éviter la plaine où, çà et là, se dressaient des cabanes de bergers dont quelques-unes habitées, et des parcs à troupeaux. Il ne connaissait du reste pas le pays, car il avait jadis été amené en voiture à la demeure de don Rodriguez et en était parti de la même façon pour aller prendre rang parmi les esclaves du planteur. Il n'eut pourtant pas de peine à découvrir, après cinq bonnes heures de marche, une muraille qu'il reconnut pour celle au pied de laquelle il avait attendu Thomas lors de l'aventureuse expédition de celui-ci ; seulement, du côté par lequel il arrivait cette fois, la forêt vierge était remplacée par un joli bois bien entendu et aménagé en promenade. Après examen des lieux, il se déclara que cette région-là n'était pas sûre et qu'il valait mieux gagner la forêt dont, pourtant, il conservait un triste souvenir, ce qu'il fit aussitôt. Il s'établit dans un épais buisson sur la lisière, en bordure d'un chemin assez bon, résolu à attendre le jour pour arrêter un plan définitif,

Il y avait une heure environ qu'il était là, et le sommeil le gagnait, quand il lui sembla percevoir un bruit léger et indéfinissable, mêlé à de faibles gémissements, qui se rapprochait peu à peu. Cela l'éveilla complètement et il se tint sur ses gardes. A la fin, il distingua vaguement dans la pénombre une masse informe et basse qui rampait sur le sol ; il y reconnut une créature humaine qui se traînait péniblement à terre sur les mains et les genoux ; en arrivant devant lui, elle s'affaissa avec une plainte déchirante.

« Voilà un citoyen qui ne m'a pas l'air « costaud ». Pauvre créature, murmura Coucou. Je parie vingt-cinq bâtons de réglisse contre un berlingot que c'est encore cette mauvaise gale de Rodriguez qui l'a mis dans cet état. Allons voir. »

Avec précautions, il sortit de sa cachette. L'homme affaissé leva la tête et comme, à cet instant, la lune se dégageait des nuages, le Parisien s'aperçut que c'était un vieux nègre à cheveux gris, dont les traits reflétaient à la fois les souffrances qui le tourmentaient et la terreur que lui inspirait la vue du pseudo-Indien, avec les enluminures éclatantes de son visage et de son torse nu, les plumes qui ornaient sa chevelure artificielle, l'arc et les flèches qui se balançaient dans son dos.

Coucou se pencha sur lui et lui dit tout

bas : « A pas peur, vieux père, bibi veut pas te faire du bobo. Où c'est-il que t'as mal, dis? » Mais l'autre, épouvanté, ne répondait pas. Alors le gamin, ému, lui fit absorber une gorgée de tafia qui le ranima un peu. Ce fut à ce moment qu'il découvrit sur le visage et le dos du pauvre noir, d'innombrables sillons noirâtres ou sanguinolents qui étaient évidemment des traces de coups de fouet. « Là, fit-il, qu'est-ce que je disais? Encore un malheureux esclave que cette brute a mis ou fait mettre en marmelade. — J'ai faim, oh ! j'ai faim, murmura l'infortuné : — Fallait le dire plus tôt, eh ! papa. Tenez, ça ne vaut pas une tranche de gigot, mais c'est mieux que rien. » Le morceau de viande boucanée qu'il présentait au nègre fut dévoré à belles dents, et, aidé de l'enfant, le supplicié put atteindre le buisson dont les branches se refermèrent sur eux, et où il se laissa aller sur le sol.

« Comment, fit tout bas le nègre, est-il possible qu'un Indien ait ainsi pitié d'un noir comme moi? Si c'est là un jeu cruel, tuez-moi de suite, je vous en prie. — C'est vexant, observa Coucou, d'avoir une réputation pareille. Mais si j'avais voulu vous tuer, pauvre homme, j'aurais d'abord commencé par faire l'économie de mon tafia et de ma tranche de buffle. — C'est vrai : à quelle tribu, appartenez-vous donc?



— Aux Cœurs-Sanglants. — Je les connais de nom. — De chics types, pas vrai? Et jolis garçons! Ainsi, regardez, moi, j'suis-t'y pas ce qu'on appelle un beau gas, et habillé à la dernière mode?... Dites donc, maintenant que vous voilà un peu retapé, si vous me racontiez un peu ce qui vous est arrivé? » Le noir hésitait, mais Coucou savait à l'occasion se faire persuasif : il apprit ainsi, comme il s'y attendait, des détails du plus haut intérêt.

Après que don Rodriguez, en très fâcheux état, puisque scalpé, avait été retrouvé par ses serviteurs, ceux-ci, sa famille et de nombreux planteurs, ses amis, accourus, avaient fait une enquête longue et approfondie pour savoir grâce à quelles complicités Thomas le Canadien avait pu réussir le hardi coup de main qui finalement avait si mal tourné. Le pauvre noir, qui se nommait Moussa, avait été soupçonné, et frappé à coups de fouet jusqu'à ce qu'il restât pour mort. Mais il n'avait pas avoué — parce que, disait-il, il n'était pour rien dans l'événement — et, comme on l'avait jugé incapable désormais de travailler, on l'avait jeté comme un chien mort dans la forêt où, depuis huit jours, il attendait le trépas le plus affreux, lequel du reste ne pouvait tarder.

Coucou, à ce récit, contint non sans peine son indignation. Se cantonnant dans

son rôle d'Indien, il continua gravement l'interrogatoire, reçut confirmation de la condamnation du Canadien, qui devait être tout simplement écartelé ; c'est-à-dire que ses quatre membres seraient attachés chacun à la queue d'un cheval et les quatre bêtes lancées au galop dans des directions différentes, les disloqueraient au prix des plus épouvantables souffrances : il avait du reste, lui aussi, subi plusieurs sortes de tortures.

« Oack ! fit Coucou, impassible. Mon frère noir sait-il où est enfermé Thomas le Canadien ? — Dans un cachot du corps central des bâtiments situés au delà de la muraille. Quatre hommes armés veillent jour et nuit à la porte, et le cachot n'a pas d'autre issue. — Faut-il tout de même qu'ils aient la frousse de lui ! pensa Coucou. Bon, maintenant, que mon frère noir tâche de faire un somme. Il ne mourra pas de faim, car le Cœur-Sanglant lui donnera à manger et à boire. Par conséquent, qu'il dorme en paix. » Le malheureux nègre le regardait avec crainte et surprise, mais il suivit son conseil et quelques minutes plus tard, il dormait. Coucou, épuisé, l'imita bientôt.

Il s'éveilla au jour levant, secoua le nègre, lui fit prendre un léger repas et, à l'aide de l'eau contenue dans sa peau de bouc, pansa tant bien que mal ses plaies.

Il achevait cette charitable besogne quand un bruit de pas rapides se fit entendre. Faisant signe à son compagnon de garder le silence, le gamin écarta très doucement les branches ; ce fut ainsi qu'il vit passer devant lui un homme portant un lourd paquet sous son bras, et en qui il reconnut l'intendant qu'il avait si bien mis en fuite la veille. D'instinct, sa main se tendit vers son arc : la vie du vilain personnage ne tenait qu'à un fil. Mais soudain il disparut dans un buisson tout proche de celui où notre jeune héros était tapi, et il parut se livrer à un travail singulier qui, à en juger par le bruit, devait être de creuser un trou en terre.

« Faut que j'aïlle voir ce qu'il fabrique, songea Coucou, ça doit être curieux. » Et, mettant à profit les enseignements de Chinchagock, il se glissa avec une telle prudence qu'il réussit à s'approcher à quelques mètres seulement de l'intendant sans lui donner l'éveil. Il put alors constater qu'il ne s'était pas trompé : le coquin, armé d'une petite bêche, avait déjà ouvert une excavation assez profonde, dans laquelle évidemment, il s'apprêtait à déposer son paquet.

Coucou se trouvait juste derrière lui. Lentement le Parisien se redressa, tenant à la main le redoutable lasso avec lequel les vrais Indiens ne manquent jamais leur

but ; de tout ce que lui avait appris son pseudo-père, c'était le maniement de cet engin qu'il s'était le mieux assimilé. Il se croyait donc sûr de son coup, mais au moment précis où il levait le bras pour lancer le terrible nœud coulant autour du cou de l'intendant, sa main heurta une branche, l'homme se retourna, et eut la présence d'esprit de faire un saut de côté, de sorte qu'il évita le lasso.

« Zut ! dit Coucou, je suis frit, il va donner l'alarme. »

Mais il se trompait. Sans un mot, l'intendant ramassa sa bêche que dans sa surprise il avait lâchée et murmurant : « Encore toi, sale petit Indien ! » il se rua sur le gamin, décontenancé par l'échec de son offensive.

## II

### Les otages.

Heureusement, Coucou recouvra vite son sang-froid. D'un bond en arrière, il évita la bêche, saisit son pistolet, l'arma et le braquant sur son adversaire lui dit en bon espagnol : « Immobile, ou je vous tue. » L'autre s'arrêta et recula en grondant et, quelques secondes, ils demeurèrent face à face. Le Mexicain avait sans doute des raisons pour ne pas faire de bruit, car



il ne se décidait pas à appeler à l'aide. Il allait probablement attaquer quand la scène changea. Quelqu'un surgit derrière lui, et avec une force à assommer un bœuf, lui asséna sur le crâne un terrible coup du bâton noueux qu'il tenait à la main : c'était le vieux nègre qui, surexcité par la haine, un peu réconforté par les deux repas qu'il avait faits, retrouvait de la vigueur pour se venger de l'un de ses tortionnaires. L'intendant s'affaissa sans faire « ouf », assommé.

« Merci ! fit Coucou. Mon vieux père noir m'a tiré une jolie épine du pied. Il a encore du muscle, l'ancêtre ! A charge de revanche. » Sombre, le nègre ne répondit pas ; Coucou se hâta d'examiner le paquet qu'avait apporté le vaincu ; c'était une caissette de fer fermée par trois serrures. « Ça doit être précieux, ce qu'il y a là dedans, remarqua-t-il, mais il faudrait un boulet de canon pour enfoncer ce couvercle... Mon vieux père noir connaît-il un endroit où nous pourrions déposer notre prisonnier de façon que nul ne puisse le dénicher ? »

Le nègre réfléchit. « Oui, dit-il, il y a tout près un trou de fourmis que j'ai découvert il y a deux ou trois jours et où j'ai dormi ; je crois que personne ne le connaît. — Pourrez-vous m'aider à y transporter cet homme ? — Oui, oui, je le peux ! »

L'espoir de la vengeance décuplait ses forces et à eux deux, ils soulevèrent le corps du vaincu, et s'attachant à éviter autant que possible tout bruit intempestif, ils s'enfoncèrent dans la forêt. A cinq cents pas de là, le noir s'arrêta, écarta non sans peine des buissons épineux et découvrit l'entrée d'une vaste excavation de cinq ou six mètres de profondeur sur deux de large et d'autant de haut : c'était l'amorce, commencée un siècle auparavant peut-être, de l'une de ces galeries que creusent souvent les grosses fourmis semblables à celles dont Coucou avait failli être la victime et qui stupéfient ceux qui ne savent pas de quoi ces bestioles sont capables ; pour une raison inconnue, les fourmis avaient abandonné leur tentative cette fois-là, de sorte que la galerie finissait en cul-de-sac, et son entrée était si bien envahie par une formidable végétation qu'il était impossible de la deviner.

« Chic ! fit Coucou, ça, c'est supérieurement trouvé. Un cachot dernier cri !... Dites, vieux papa, ça vous irait-il de vous constituer son gardien ? — Oui, oh ! oui. — Bon. Attachons-le. » Les vêtements du prisonnier découpés en lanières servirent à le ligoter et à le bâillonner ; il respirait assez librement, mais le coup avait été si violent qu'il était toujours évanoui. « Si c'était un honnête homme, je serais assez

inquiet, déclara Coucou, mais lui, je suis bien tranquille, il en reviendra. — Je jure-rais, fit le noir en le regardant, que vous n'êtes pas Indien ! — Cela se voit pourtant, fit gaiement Coucou ; qu'est-ce qu'il vous faut, alors, pour avoir l'air d'un vrai sauvage ! Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser. » Il procéda à un interrogatoire en règle du nègre, et ce qu'il apprit de lui dut faire germer dans son esprit de nouvelles possibilités, car il réfléchit longuement. « Hum ! fit-il enfin, à moi tout seul, ce sera d'un dur !... C'est qu'il ne s'agit pas de rater mon coup, la vie de ce brave papa Thomas est au bout !... »

Enfin, ayant fait à son compagnon d'instantes recommandations de silence, il se faufila hors de la cachette et regagna la forêt. Il retrouva sans peine la caisse de fer et s'en fut, à l'aide de la bêche, l'enterrer, à deux cents mètres de là, en un endroit qu'il repéra soigneusement, puis il se glissa jusqu'à la lisière de la forêt, quand un groupe de quatre hommes sortit de l'une des portes du « château », tous armés de fusils. Et quand ils furent assez proches, quelle ne fut pas la surprise de notre Parisien en reconnaissant, en tête, le propre fils de don Rodriguez, celui-là même qu'il avait si proprement rossé au début de ses aventures au Texas ! Le sang du gamin ne fit qu'un tour : « Le voilà, grogna-t-il rageu-

sement, le vilain merle qui est cause de tous mes malheurs ! C'est bien lui, pas d'erreur... Regardez-moi ça, non, mais fait-il assez sa poire ! Il se croit beau peut-être avec sa peau de pain d'épices et ses cheveux trempés dans le cirage !... Allons donc ! Viens donc ici, qu'on s'explique, si t'es pas un feignant ! » L'autre bien entendu, et heureusement, n'entendait pas, il était bien trop éloigné, et pourtant, le hasard le conduisait justement dans la direction de l'arbre entouré de buissons, au pied duquel se dissimulait notre héros.

« Ah ! mais, fit celui-ci, non, pas ça, pas tous les quatre ! C'est plus de jeu, alors ! » Il se tenait prêt à chercher un autre abri, mais les intrus ayant obliqué un peu, il renonça à ce projet et continua d'observer. Il les vit qui se séparaient et pénétraient dans la forêt sur une seule ligne, à cinquante pas environ les uns des autres. Évidemment, ils allaient à la chasse, et Coucou n'en douta plus quand il entendit des coups de fusil espacés. Alors, après une brève hésitation, lentement, avec d'infinies précautions, il se dirigea du côté des détonations, tenant son lasso à la main.

Son plan était d'une incroyable hardiesse, mais il n'y a que ceux-là qui réussissent. Ce fut ainsi qu'après un quart d'heure de marche rampante, il aperçut appuyé contre le tronc d'un arbre et fort



occupé à guetter un groupe d'oiseaux, le fils lui-même de don Rodriguez ; quant à ses compagnons, persuadés sans doute que nul danger ne le menaçait, ils s'étaient laissés emporter hors de vue par leur ardeur.

Le terrible lasso siffla dans l'air et, foudroyant, s'abattit autour du cou du jeune Mexicain, qu'une irrésistible secousse renversa sur le sol, à demi-étranglé. En un clin d'œil, Coucou fut sur lui, le ligota, le bâillonna, et lui retira la meurtrière cravate de chanvre ; l'enfant reprit aussitôt ses sens, mais rien ne saurait dépeindre l'épouvante qui se lisait dans son regard. Dix minutes plus tard, il avait rejoint, dans le « trou à fourmis », l'intendant enfin ranimé.

« Bon, bon, cela ! fit le vieux nègre en le reconnaissant. Il est plus féroce encore que son père ; tandis que je hurlais de douleur sous les coups de fouet, il riait aux éclats et excitait les tortionnaires. Oh ! maudite famille, maudite race ! — Qu'allons-nous faire, maintenant ? — Rien, attendons, et surtout, du silence. » Il s'approcha des prisonniers et, faisant luire à leurs yeux son long couteau, il les invita, dans le plus pur style indien, à garder un silence absolu, sous peine de la vie.

Des heures s'écoulèrent. Du dehors, un

brouhaha confus leur parvenait fait de piétinements et de voix confuses. Évidemment, un nombreux personnel était à la recherche du jeune héritier du nom de Sancha : si la retraite de Coucou et du noir était découverte, ils étaient évidemment perdus, mais seul, un hasard pouvait la révéler, car dans cette forêt à la végétation luxuriante, dont nous n'avons nulle idée en Europe, les buissons semblables à celui qui en cachait l'entrée se comptaient par milliers. Et de fait, la nuit se fit sans qu'ils eussent été dérangés. Alors Coucou se frotta les mains.

« Je crois, dit-il, que j'ai trouvé le fin « tuyau ». La vie et la liberté de Thomas contre la vie et la liberté de son fils et de son fidèle intendant, voilà ce que je vais proposer au sieur Rodriguez. Chacun son tour d'être le plus fort ! »

### III

**Où Coucou croyant trouver un vivant trouve un mort.**

Cette nuit-là vit se déchaîner un orage tel que, depuis longtemps, cette région du Texas n'en avait pas connu. Les éclairs, le tonnerre, la pluie diluvienne rivalisaient de fureur, et cela eut un double ré-

sultat qui fut de suspendre les recherches, et de permettre à Coucou de poursuivre l'exécution de son plan téméraire. Après avoir fait au vieux Moussa de multiples recommandations, et lui avoir laissé des provisions pour deux jours, l'enragé gamin, au plus fort de la tourmente, se glissa hors de sa retraite et s'engagea dans la forêt. Ce ne fut pas sans peine qu'il en atteignit la lisière, car chaque excavation était changée en mare, chaque sillon en ruisseau, et c'était au hasard heureux de sa situation particulière que le trou à fourmis lui-même devait de n'être pas déjà inondé. Après avoir trois ou quatre fois manqué de se noyer, inconvénient qui était compensé par la presque certitude de ne pas faire de mauvaises rencontres, il atteignit enfin la plaine, où, sous les rafales et les torrents de pluie, il se mit à marcher aussi vite que le permettait le terrain, se guidant à la lueur fulgurante de la foudre.

Il employa ainsi plus de sept heures à parcourir, sans avoir aperçu âme qui vive, les quinze milles qui le séparaient de l'ilot où il avait laissé ses chevaux. Il y arriva couvert de boue de la tête aux pieds, comme le jour se levait. L'orage cessa presque aussitôt, et, une demi-heure plus tard, le soleil brillait. La traversée de la rivière à la nage fit l'office d'un bain dont il avait grand besoin, mais il eut le regret

de constater que l'eau du ciel, elle aussi, avait été impuissante à effacer ses peintures. « Allons, fit-il tristement, je resterai déguisé en Cœur-Sanglant jusqu'à la fin de mes jours, je vois bien ça ! C'est ce vilain singe de Chinchagock qui a inventé ça ! Si jamais je le chipe celui-là, je la lui fais avaler sa peinture, et les pots et les pinceaux avec ! » Tout bougonnant, il procéda à une toilette rapide, planta dans sa chevelure factice les plumes qu'il avait eu soin d'en retirer, pour qu'elles ne fussent point détériorées par l'eau, passa à sa ceinture sa hache de guerre, son pistolet, son couteau, mit son arc et ses flèches en bandoulière. Après quoi, il sella son cheval et, l'ayant enfourché, attacha sa carabine à la selle et prit sa lance à la main : ainsi équipé, notre gamin, véritable arsenal ambulant, n'eût passé inaperçu nulle part — pas même, songeait-il, sur le boulevard des Italiens ! — Il franchit donc à nouveau la rivière et par un temps splendide, se dirigea au trot vers Rosarios.

« Cette fois, murmura-t-il, c'est le coup dur ! Ça réussira-t-il ? Pas sûr ! Mais enfin, je voudrais bien savoir ce qu'un autre ferait à ma place ? Je trouve que ce n'est pas déjà si bête ce que j'ai combiné là. » En réalité, il était beaucoup moins rassuré qu'il ne voulait l'avouer, et son cœur bat-



tit avec force quand, après avoir parcouru cinq ou six milles, il se trouva soudain au sommet d'une éminence, en présence de trois mulâtres en qui, à leur mise de brigands, il reconnut des hommes de don Rodriguez.

A la vue d'un Indien armé en guerre, ils s'arrêtèrent indécis, tandis qu'impassible en apparence, le pseudo-Écureuil-Volant continuait d'avancer. « Où vas-tu, homme rouge? demanda l'un d'eux d'un air menaçant. — Ce n'est pas un homme, fit un autre, c'est un gosse. — Avec ces démons-là, reprit le premier, il faut se méfier des marmots au berceau. Où vas-tu? » Fidèle à son rôle, Coucou arrêta son cheval et répondit gravement : « L'Écureuil-Volant, de la tribu des Cœurs-Sanglants, va où il doit aller. — Oh ! oh ! continua l'un des mulâtres d'un ton inquiet, tu es un Cœur-Sanglant ! Tes frères sont-ils donc sur le sentier de la guerre? — Non. Autrement, serais-je seul? — C'est vrai, mais... — Mon frère, interrompit Coucou veut savoir où je vais? Le voici : je me rends auprès de son maître don Rodriguez, pour lui rendre son fils qui lui a été enlevé. » Ce fut un concert d'exclamations ; les trois hommes l'entouraient, quêtant des renseignements, mais en bon Indien, il se cantonna dans un mutisme obstiné. Finalement, ils l'invitèrent à les suivre et tous

quatre partirent à fond de train vers Rosario.

Grâce à cette escorte, Coucou passa sans difficulté la porte de l'enceinte, gardée par dix hommes armés jusqu'aux dents. Son entrée dans la cour, où régnait un véritable affolement né sans doute du récent et sensationnel événement, produisit une vive sensation : des domestiques nègres se groupèrent autour de lui, mais deux des mulâtres les chassèrent à coups de fouet, tandis que l'autre allait prévenir don Rodriguez. Il revint bientôt, mais non pas seul : une dizaine de personnes, dont trois ou quatre dames ou jeunes filles fort jolies, en toilettes européennes, accouraient sur ses traces. En un clin d'œil, notre gamin debout et immobile sur son cheval comme une statue, fut entouré par tous ces gens qui le considéraient avec angoisse et crainte. Parmi eux, il reconnut aussitôt don Rodriguez, sa tête scalpée, couverte d'un bonnet de fourrure tout comme Chinchagock, et si drôle là-dessous, avec sa grosse figure olivâtre et bouffie, que le Parisien eut toutes les peines du monde à ne pas lui éclater de rire au nez.

« Guerrier, lui dit le planteur d'une voix haletante, vous savez où est mon fils ? Parlez, dites-moi tout, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez,

pourvu que je le retrouve. » Coucou demeura silencieux pendant une demi-minute, puis il laissa tomber ces mots d'un ton sentencieux. « L'Écureuil-Volant est jeune et il n'a point encore dans le conseil l'expérience qui vient avec les cheveux blancs. Mais l'Écureuil-Volant connaît les hommes blancs : il sait qu'il en est parmi eux qui ont deux paroles et même davantage ; c'est pourquoi il veut être payé d'abord, il parlera après. — Explique-toi, que veux-tu ? Hâte-toi, ne vois-tu pas que je suis au supplice ? — Bien d'autres ont souffert par vous, homme blanc, répliqua froidement Coucou, si ce que l'on dit est vrai. — Ce démon a juré de me faire devenir fou ! Parle, sinon... — Je vais dire ce que je veux : la vie et la liberté de Thomas le Canadien. »

Ce fut une stupeur. Don Rodriguez recula comme frappé de la foudre ; puis il y eut une terrible explosion de fureur. Les parents et les amis du planteur, sa femme et sa fille menaçaient Coucou toujours aussi impassible qu'un marbre, et soudain la voix de don Rodriguez domina le tumulte : « Mon fils, je veux mon fils. Quant à Thomas, maudit diable rouge, il est mort, entends-tu, mort !

Ce fut au tour cette fois du soi-disant diable rouge de s'arracher à son calme factice. Tout d'abord, il ne comprit pas,

puis sa gorge enfantine laissa échapper un véritable rugissement : « Mort ! Bandit, tu l'as tué ! » Instinctivement ; il brandit sa lance en même temps qu'il poussait son cheval sur le planteur. Alors ce fut une déroute : deux dames s'évanouirent, plusieurs des assistants prirent la fuite, les autres sortirent des pistolets et peu s'en fallut qu'un combat s'engagea. Mais don Rodriguez, d'une clameur affolée, calma les esprits : « Mon fils, mon enfant... »

Coucou, frémissant, sa lance au poing, n'avait en vérité rien de bien rassurant, tout frêle et mince qu'il fût : un vrai Peau-Rouge lui-même l'eût pris pour un de ses « frères ». Il dit avec des sanglots de rage dans la voix : « Ainsi vous l'avez tué ! Eh bien ! Malheur à vous, homme blanc, le sang de votre fils rachètera celui de votre victime... — Non, non, il est mort naturellement, je le jure ! — Tu mens, brigand ! — Je le jure, guerrier. Il y a une heure à peine qu'on l'a trouvé mort dans son cachot. D'ailleurs, venez, vous allez le voir et vous constaterez que je dis vrai. »

Coucou n'hésita pas. Sous ces extraordinaires peintures et dessins multicolores, son visage crispé avait une expression si farouche que, lorsque ayant sauté de son cheval il s'achemina vers le corps de bâtiment sur les pas de don Rodriguez, tous



s'écartèrent devant lui. Ils suivirent un long corridor détourné, descendirent un étroit escalier en colimaçon, au bas duquel veillaient des hommes en armes, dont l'un ouvrit une lourde porte bardée de fer. Alors, à la vague lueur d'une lanterne, notre gamin aperçut un homme rigide allongé sur un tas de paille. Il s'élança, s'arrêta devant le cadavre.

Un long instant, il resta là à contempler la dépouille de l'infortuné Canadien et telle était sa douleur qu'inconsciemment il laissait échapper des paroles entrecoupées — dans sa langue maternelle, c'est-à-dire *en français* : « Pauvre Thomas... un si brave type... et qui m'avait tiré d'un si mauvais pas... sales canailles, de crapules, de brigands, d'assassins, vous n'êtes pas près de le revoir, votre gosse, allez... » Il parlait à mi-voix et don Rodriguez qui, bien que bouillant d'impatience, était demeuré à la porte ne pouvait comprendre les mots qu'il prononçait. Mais quelqu'un les entendait distinctement, quelqu'un qu'il n'avait même pas remarqué : c'était une femme assez grande, très brune et fort belle, une blanche pur-sang de trente-cinq ans environ, qui se tenait debout dans un angle de la cellule sans doute occupée à veiller le mort.

Et elle considérait avec une stupeur facile à imaginer cet enfant, incontestable-

blement un Indien armé en guerre, qui parlait français avec le plus pur accent de Montmartre...

#### IV

Où Coucou, croyant trouver un mort,  
trouve un vivant.

Lorsque, enfin, Coucou s'arracha à sa douleur et leva la tête, son regard rencontra celui de la femme et elle le fixait avec une telle intensité qu'il en demeura une seconde interdit. Mais il se détourna aussitôt pour dire à don Rodriguez : « Je suis arrivé trop tard, mais il sera vengé, entendez-vous, vengé, vengé, vengé lui et les centaines d'esclaves, nègres et autres que vous torturez chaque jour dans vos plantations, et tous ceux que vous avez fait mourir sous le fouet et dans les supplices et vous verrez, misérable assassin, si la fortune, même acquise au prix d'un crime, suffit pour faire le bonheur. — Oh ! oh ! murmura une voix, je veux bien être pendu si ce garçon-là est un vrai Indien. »

Ces mots rendant à Coucou le sentiment de la réalité, il s'obligea, par un effort de volonté, à reprendre un visage impassible. « Mais, mon fils, mon fils ? interrogea don Rodriguez haletant. » Le gamin était fort perplexe, et le planteur, affolé, reprit :

« Nul ne l'a frappé, je le jure : du reste examinez vous-même le corps. — Bon, cela me fera toujours gagner du temps, pensa Coucou. Qu'est-ce que je vais bien faire de ce gosse, maintenant ? Le tuer ? Je dis ça, oui, mais jamais je n'aurais ce courage-là, Alors?... Pauvre Thomas, pauvre Thomas! »

Il s'approcha du cadavre et écarta les vêtements ; la femme brune se pencha auprès de lui comme pour l'aider et Coucou réprima à peine un tressaillement quand il l'entendit murmurer ces mots en français, d'une voix basse comme un souffle : « Vous n'êtes pas Indien ? — Non, répliqua-t-il sur le même ton, après une courte hésitation. — Vous êtes venu pour sauver Thomas ? — Oui. — Il n'est pas mort, emportez son corps. » Ce fut tout, mais une joie immense gonfla le cœur du Parisien, bien qu'il ne comprît absolument rien à ce coup de théâtre. Pour cacher son émotion, il fit semblant d'examiner la poitrine et les membres, puis se redressant, il marcha vers don Rodriguez : « Écoutez, homme blanc, dit-il avec un geste solennel, Balle-Sûre — ainsi appelions-nous Thomas le Canadien — fut pour l'Écureuil-Volant comme un père, et il fut l'ami des Cœurs-Sanglants. Puisque son Esprit s'est envolé vers les territoires de chasse de ses ancêtres, qu'au moins, les Cœurs-Sanglants ses amis et ses frères, puissent l'ensevelir,

chanter ses exploits et danser autour de son corps les danses qui honorent l'âme d'un vrai guerrier. Homme blanc, je veux emporter ce corps afin de le remettre aux mains des deux cents guerriers de ma tribu qui attendent mon retour ; après, je vous rendrai votre fils. »

L'évocation des deux cents guerriers — purement imaginaires du reste — parurent causer à l'auditoire une certaine impression. D'ailleurs, l'émotion qu'avait soulevée au début Coucou en réclamant la liberté de Thomas était bien calmée maintenant : en effet, puisqu'il était mort, que risquait-on à abandonner sa dépouille à qui la réclamait ? Pourtant don Rodriguez reprit : « Comment les guerriers rouges dont vous nous parlez auraient-ils chargé un enfant comme vous de négocier la liberté du Canadien ? — L'Écureuil-Volant, répliqua Coucou avec d'autant plus de dignité qu'il mentait effrontément, a subi depuis trois mois les épreuves des guerriers, il n'est plus un enfant ; puis, je vous l'ai dit, homme blanc, Balle-Sûre fut pour lui un père ; enfin aucun chef n'osa venir vers vous, parce qu'ils n'ont pas confiance en votre loyauté. — Et qui me prouve qu'après que je vous aurai remis le corps de Thomas, vous ne disparaîtrez pas sans me ramener mon fils ? » Coucou, sur cette question, joua à merveille son rôle d'In-



dien. Il garda le silence tout une minute, cracha à terre et répondit simplement : « J'ai dit. »

Don Rodriguez avait été rejoint par plusieurs de ses parents ; tous discutèrent avec animation à voix basse, puis ils décidèrent d'en passer par les conditions du pseudo-Cœur-Sanglant. Le « cadavre » de Thomas fut donc enlevé et porté dans la cour où on le déposa sur une civière : au moment de quitter le cachot, Coucou lança un regard interrogateur à la belle femme brune, mais, prudente, elle demeura impénétrable.

Sur la demande de notre gamin, on lui amena un cheval, sur lequel le corps, enveloppé d'un drap, fut assujéti avec des cordes, puis notre jeune héros enfourcha sa monture, droit sur ses étriers, sa lance à la main, il déclara de sa voix un peu grêle, mais perçante : « Que nul de vous, hommes blancs ou noirs, ne s'avise de me suivre, même des yeux, car celui-là risquerait sa vie. Les Cœurs-Sanglants savent se glisser inaperçus dans les buissons et feraient expier durement sa curiosité à l'indiscret. Et sachez encore que si vous n'exécutez pas cette condition, jamais votre maître ne reverra son fils... L'Écu-reuil-Volant sera de retour avant que le soleil ait terminé sa course. »

Digne et grave, il fendit au pas la foule

accourue de tous les coins de la demeure, tenant en main le cheval qui portait la funèbre dépouille, puis, la porte franchie sans obstacle, il prit le trot. Jamais encore, peut-être, il n'avait été aussi perplexe, et pourtant il riait sous cape : « Hein ! leur ai-je monté le coup comme il faut, à toutes ces figures de chocolat ! Il y en a pourtant un qui s'est douté de la vérité ; trop malin, celui-là, il ne fera pas de vieux os ! Mais les autres et le Rodriguez, ils ont « coupé » dans l'histoire des deux cents guerriers, que c'était une bénédiction. Sûr que j'ai raté ma vocation, j'étais né pour être cabot, je sais trop bien jouer la comédie... Bon, ou plutôt, oack ! Mais qu'est-ce que je vais faire de mon mort-vivant, à présent ? Et comment éviter qu'ils le rechipent ?... Oh ! là là, bon sang de bon sang, si c'est permis de mener une vie pareille ! Et c'est toujours la faute à Carbognat ; qu'est-ce que je vais lui raconter si jamais je le repinche, comme il dit ! »

Coucou parcourut ainsi plusieurs milles, fouillant la plaine de son regard aigu pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il arriva ainsi dans la région accidentée qui avoisinait la vallée où il avait, l'avant-veille, caché ses chevaux. Comme il n'en était plus qu'à faible distance, les buissons s'écartèrent soudain et un Indien armé en

guerre, lui aussi, mais sans « peintures », et beaucoup plus habillé que notre Coucou, se montra soudain. Il s'avança d'une allure mesurée et dit en cette langue indienne que le Parisien comprenait vaguement : « Salut, Cœur-Sanglant : que ton bras soit fort, que ton coursier soit rapide, que ta flèche ne manque jamais le but !... Je viens à toi en ami, parce que j'ai besoin que ta bouche me révèle des choses que tes yeux viennent sans doute de voir. » Coucou le considérait avec des yeux arrondis par l'étonnement, et, tout à coup, à la profonde stupeur de son interlocuteur, il éclata de rire : « Hein ! vieux frère, s'écria-t-il en espagnol, idiome qui lui était familier, qu'est-ce que tu en dis de celle-là ? Je fais-t-y un chic Indien, oui ou non ? J'suis-t-y tapé ? » Et comme l'autre ne répondait pas : « Il ne me reconnaît pas ! Ben, voyons, vieux, c'est moi, Coucou, tu sais bien, Coucou le gosse que ce brave Thomas avait recueilli au moment où les molosses allaient le découper en tranches pour s'en offrir les biftecks ?... »

L'Indien n'était autre qu'Ockmulgee, l'un des fidèles auxiliaires de Thomas ; il n'en croyait pas ses oreilles, au point qu'il fallut que le Parisien lui fît un rapide récit de ses aventures pour le convaincre de sa réelle identité. Coucou raconta vivement à son compagnon comment il avait

réussi à s'emparer du pseudo-cadavre de Thomas. Pour la première fois de sa vie peut-être, l'Indien était profondément ému, et il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards admiratifs au gamin dont l'intelligence, la hardiesse, la bonne humeur et l'audace le stupéfiaient. Il expliqua à son tour qu'à la nouvelle de l'enlèvement de Thomas, il avait laissé Cheyapock, à la garde de Pauline, et était accouru pour tâcher de délivrer son ami blanc ou pour mourir avec lui. De loin, il avait vu arriver Coucou, et avait pensé se renseigner auprès de lui. « Bonne idée, ça, mourir avec lui, fit Coucou, mais moi j'ai trouvé qu'il vaudrait beaucoup mieux vivre avec lui. On ne s'embête pas du tout sur la terre, oh ! mais pas du tout, alors pourquoi se dépêcher de casser sa pipe ; on verra ça dans quelques centaines d'années, ou avant... Bon, mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Faut que je retourne là-bas pour lui rendre son moutard, à cette vieille canaille de Rodriguez ? »

Ils discutèrent quelque temps, après quoi, il fut convenu qu'Ockmulgee conduirait Thomas dans l'îlot que déjà Coucou avait élu comme domicile et que là, il s'efforcerait de ramener le Canadien à la vie. Comme Coucou allait le quitter, il lui demanda s'il ne craignait point une traî-



trise. « Bah ! fit le gamin avec insouciance, ils en sont bien capables. Mais voulez-vous que je vous dise ? Eh bien ! ils ne sont pas de force avec moi et si j'ai un conseil à leur donner, c'est de filer doux, parce que sans ça... Ah ! mais, c'est que Coucou-Écureuil-Volant n'est pas commode tous les jours ! » Et ayant serré la main d'Ockmulgee, il s'en fut en sifflant « Au clair de la Lune ».

Tandis que l'Indien emmenait le cheval chargé du corps de Thomas vers le lieu où il avait caché sa propre monture, le gamin s'acheminait vers Rosarios, à petite allure, afin de ménager son propre coursier. Lorsque, après deux grandes heures de chevauchée, il fut tout proche du château, il aperçut, groupées devant la porte principale, une cinquantaine de personnes parmi lesquelles il distingua, outre don Rodriguez et sa famille, de nombreux hommes armés. « Qui sait, fit-il, si Ockmulgee n'avait pas raison ? Vaudrait mieux se fier à une planche pourrie qu'à ses vilains cocos qui me regardent avec des yeux en boules de loto. Seulement, voilà j'ai promis, et quand on a promis, on tient, je ne connais que ça, moi. » Il se composa donc un visage impassible, et mettant son cheval au pas, s'approcha du groupe silencieux, en avant duquel don Rodriguez, le visage plus sombre que jamais,

son bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux yeux, le considérait d'un air à la fois menaçant et anxieux.

## V

### L'embuscade.

Coucou s'arrêta à sept ou huit pas du planteur, et, toujours fidèle à son rôle, le fixa quelques instants en silence. « Homme blanc, dit-il enfin, l'Écureuil-Volant n'a qu'une parole. Vous m'avez livré le corps de Balle-Sûre et vous vous êtes, autant que j'en puis juger, conformé aux conditions que je vous avais fixées ; à mon tour, je vais exécuter mon engagement et vous rendre votre fils. Me garantissez-vous qu'ensuite, je serai libre de me retirer ? — Oui, Cœur-Sanglant, vous pourrez vous éloigner sans que nul ne s'y oppose. — En ce cas, non seulement vous allez retrouver votre fils, mais encore votre intendant. Tous deux se trouvent prisonniers au même lieu. — Manuel ? — Je ne sais pas son nom, que personne ne m'accompagne, je veux être seul. »

Un frémissement courut dans le groupe qui s'était encore grossi et que l'angoisse rendait muet. Coucou se dirigea vers la forêt et s'y enfonça après avoir attaché

son cheval à un arbre ; il gagna le trou à fourmis et écarta les branches qui en cachaient l'entrée. « Moussa ! » appela-t-il.

La voix du nègre lui répondit : un instant après, il se trouvait en présence du pauvre noir, accroupi auprès des prisonniers, lui donna à voix basse quelques instructions, en exécution desquelles Moussa se glissa au dehors et s'éloigna clopin-clopant. Quand il le jugea suffisamment loin, Coucou trancha les liens des deux captifs qui le considéraient plus morts que vifs, éteignit la torche qui brûlait, fichée en terre, et leur dit : « Homme, et vous enfant, levez-vous, le Cœur-Sanglant vous fait grâce de la vie. Venez, don Rodriguez vous attend. »

Il tenait dans la main gauche son couteau, dans la droite son pistolet chargé, mais Ramon, l'intendant, qui sans doute se croyait, ou peu s'en faut, déjà attaché au poteau du supplice, ne songeait guère à l'attaquer. Fou de joie, sans un mot, il se précipita hors de la caverne, suivi de près par le fils du planteur : guidés par notre gamin, ils atteignirent la lisière et se mirent à courir vers don Rodriguez. Déjà celui-ci, suivi des membres de sa famille, s'était élancé avec des manifestations délirantes au-devant de son rejeton.

Notre Coucou avait enfourché sa monture ; il eut tôt fait de rejoindre l'inten-

dant et lui dit à mi-voix : « L'homme blanc avait avec lui une caisse en fer, qu'il s'app préparait à enfouir quand le Cœur-Sanglant a surgi avec lui. Que contenait cette caisse en fer, homme blanc ? Y aviez-vous enfermé les larmes et les cris de souffrance de tous ceux que vous avez fait mourir dans les supplices ? — Je ne comprends pas, fit l'autre en pâlisant. Qu'est devenue cette cassette ? — Nous nous retrouverons, homme blanc », répliqua gravement le Parisien qui poussa sa monture sans en dire plus long.

Déjà, don Rodriguez, sa femme, sa fille (celle-là même qui, au début de l'esclavage de Coucou, l'avait avec tant d'ardeur frappé à coups d'ombrelle), d'autres dames encore, entouraient l'enfant retrouvé, et c'étaient des effusions, des larmes, des exclamations que le soi-disant Indien considérait, impassible, du haut de son cheval immobile. Sur un mot du planteur, les femmes s'enfuirent vers le « château » emmenant son fils. Alors, il se tourna vers Coucou : « Un mot, Cœur-Sanglant, avant votre départ. C'est vous seul qui avez enlevé à la fois mon enfant et mon intendant ? — Oui. — Vous serez plus tard un guerrier redoutable, Cœur-Sanglant, mais prenez garde ! Vous ne connaissez pas la puissance des blancs ! — Je la connais, mais, répliqua solennellement le gamin



en enfant sa voix, prenez garde, vous aussi ! Vous avez assez souffert par moi, homme ; puisse cette souffrance vous inspirer un peu de pitié envers ceux qui ont souffert ou qui souffrent par vous. J'ai dit. »

Sans hâte, il fit exécuter une demi-volte à son cheval et s'éloigna au pas, mais point assez vite qu'il n'entendit don Rodriguez murmurer : « Je jurerais que j'ai déjà entendu cette voix quelque part... » « Cherche, mon colon, pensait Coucou, je te paierai une tablette de chocolat de deux sous et un sucre d'orge, si jamais tu trouves... Maintenant s'agit de se carapater. C'est drôle, il m'a laissé partir et malgré ça, je ne « confiance » pas. Il a une si sale trompette, ce coco-là, que j'ai beau faire, je m'imagine toujours qu'il va me jouer un sale tour... Allez, hue, Cocotte, grouillons-nous un peu !... »

La plaine, très unie, jusqu'à trois milles environ de la somptueuse résidence du planteur, devenait ensuite sensiblement plus ondulée et se couvrait de petits bois et de taillis en friche. Notre Parisien s'y engagea non sans quelque appréhension, mais il n'avait pas d'autre chemin pour rejoindre Ockmulgee et Thomas. Il trotta vingt minutes sans rien voir et soudain un coup de sifflet lointain lui parvint ; il s'arrêta net, et ce fut presque sans surprise qu'il vit des hommes à pied, habillés à

l'européenne, surgir tout autour de lui, mais à une distance de plusieurs centaines de mètres ; il y en avait partout, devant et derrière, à droite et à gauche ; ils étaient bien une soixantaine, par groupe de deux ; puis, des hommes à cheval, jusqu'alors dissimulés dans des plis de terrain, se montrèrent à leur tour.

« Allons, fit Coucou en souriant amèrement, je m'en doutais bien que ça ne se passerait pas comme ça ! Le coup des deux cents guerriers n'a pas pris, et cette vieille crapule de Rodriguez, ne digérant pas la sale blague que je lui ai faite, veut une revanche... Il se figure, ce vieux sans tifs, que je vais me laisser chiper comme ça ! Non, mais alors, pour qui tu me prends, hein ? Tu vas voir, si je vais leur filer entre les pattes... »

Or, Coucou affichait une assurance qu'il n'avait pas. Les hommes, armés jusqu'aux dents, formaient un cercle d'investissement qu'il lui était impossible de rompre, et il ne lui restait que deux partis à prendre : ou se rendre ou se faire tuer et tous deux, en somme, aboutissaient au même résultat, car il était clair que don Rodriguez ne lui ferait pas grâce de la vie. Quelques balles qui sifflèrent à ses oreilles l'obligèrent à descendre de cheval, et il songeait : « Si c'est pas dégoûtant, tout de même. Voilà ce Rodriguez ! Ça devrait

être au bain, ou passer sa vie à monter sur l'échafaud, pas vrai? Eh bien! ça vous remue les millions à la pelle, tandis qu'on voit des braves types comme moi qui n'ont pas seulement deux sous dans leur poche pour se payer un verre de limonade par la chaleur qu'il fait! Et on dit qu'il y a une justice! Allez donc!... »

Un nouveau coup de sifflet, suivi de plusieurs coups de feu et d'une marche générale en avant, interrompit ces philosophiques réflexions. Le Parisien fit coucher sa monture et s'abrita lui-même dans un taillis, se creusant la cervelle pour trouver un stratagème. Et, tout à coup, il demeura bouche bée, stupéfait devant un spectacle inattendu : un ballon, un beau ballon majestueux et lent, venait d'apparaître à une distance relativement faible, dépassant les collines assez hautes, et emporté par la brise du côté opposé à l'habitation de don Rodriguez... Il était d'ailleurs très peu élevé et manifestement, bien qu'il parût encore suffisamment gonflé, tendait peu à peu à descendre.

D'un bond, Coucou fut debout : « Bon sang de bon sang, fit-il d'une voix étranglée par l'émotion, voilà justement un truc épatant pour me trotter. Et il y a une corde qui traîne! Quand je disais qu'ils ne me tenaient pas encore, hein, j'avais-t-y l'œil! » Il semblait qu'il eût des ailes, tant

il galopait, franchissant les buissons, les ruisseaux. Il avait eu soin de se débarrasser de sa lance, de sa hache, de son arc et de ses flèches pour courir plus vite, gardant seulement sa carabine, son pistolet et son couteau. A peine remarqua-t-il que ses ennemis, presque tous créoles ou mulâtres superstitieux, s'étaient arrêtés, effrayés, à la vue de cet engin qu'aucun d'eux sans doute n'avait jamais vu. Ce fut ainsi qu'il arriva juste pour atteindre la corde qui pendait sur le sol et s'y accrocher : son extrémité, il l'observa, semblait avoir été récemment coupée d'un coup de hache. Agile comme un singe, il grimpa, atteignit la nacelle, l'escalada : nulle créature humaine ne s'y trouvait, mais en revanche une dizaine de sacs de lest y étaient entassés.

En empoigner un, deux, trois, les culbuter dans le vide, fut pour notre gamin, à qui le danger prêtait des muscles d'hercule, l'affaire d'un instant ; il était temps, car sous la surcharge de son poids, le ballon touchait presque la cime des arbres. Ainsi allégé, il s'éleva brusquement dans les airs : « Et allez donc ! cria Coucou en éclatant de rire ; ce qu'ils doivent faire des bobines, les frères, là-dessous, ça doit être à se rouler ! Faut que j'aïlle voir... »

La parole expira sur ses lèvres, par ce que son regard venait de tomber sur une



petite valise en cuir noir, sur le flanc de laquelle étaient inscrits ces mots en lettres dorées : « Capitaine Carbougnat, Paris. »

## VI

### La seconde ascension de Coucou.

Notre sympathique Coucou n'était pas facile à étonner, et d'ailleurs sa nouvelle qualité d'Indien l'obligeait à l'impassibilité ; néanmoins, il demeura si ahuri qu'il en oublia le spectacle qu'il s'était promis, de même qu'il ne prit pas garde au concert de hurlements, aux détonations qui éclataient au-dessous de lui. « Carbougnat ! murmura-t-il, ce ballon qui est tombé si à pic, était monté par Carbougnat !... Celle-là, par exemple, elle est forte !... Et qu'est-ce qu'il est devenu, le pauvre vieux papa ? Il ne s'est pourtant pas caché dans un sac de lest, il faudrait que son ventre ait joliment fondu. Et qu'est-ce qu'il pouvait bien faire par ici, lui que je croyais rentré dans ses pénates depuis des siècles !... » Toutes questions auxquelles, bien entendu, notre Coucou était bien empêché de répondre. Mais la rencontre était si étrange qu'il demeura un bon moment songeur, en contemplation devant la fameuse valise.

Puis, fatigué de réfléchir, il se pencha par-dessus le bord de la nacelle ; le ballon en montant avait rencontré un courant rapide qui l'entraînait vers le Nord. Déjà ses adversaires, devenus invisibles, étaient loin et les détonations avaient cessé. Le paysage défilait sous ses yeux, et cette vue éveillant en lui des souvenirs à la fois comiques — ceux de sa précédente ascension — et chers — ceux de ses bons parents qu'il reverrait quand ? — il se mit à rire et à pleurer en même temps. Mais il était rompu de fatigue, et un sommeil de plomb l'envahissait. A tout hasard, il jeta encore deux sacs de lest ; quelques minutes durant le ballon flotta dans les nuages et une humidité pénétrante glaça le jeune Cœur-Sanglant que protégeait fort peu son costume sommaire. Puis l'aérostat dépassant la couche brumeuse, se trouva en plein ciel, sans qu'un pouce de terre apparût...

« Ça, décréta Coucou, ça vaut le voyage ; c'est tout à fait épatant... Maintenant, je vais me payer un bon somme, et après, on verra. » Il s'étendit au fond de la nacelle, rêva quelque temps à ses parents, à Thomas, à don Rodriguez, à Carbougnat, puis il s'endormit.

Quand il s'éveilla, il eut la surprise de constater qu'il faisait à peine jour, et il s'accorda, avec son insouciance habituelle,

l'autorisation de « repiquer », estimant que c'était seulement la nuit qui venait. Mais il ne tarda pas à se détromper : en réalité, le soleil allait se lever. « Pas possible, s'écria-t-il avec indignation en sautant sur ses pieds, j'ai « pioncé » plus de douze heures !... Ben, mon vieux Coucou, tu fais un joli aéronaute, va ! Heureusement que le ballon sait ce qu'il a à faire !... Avec tout ça, où donc que je suis, maintenant ! » L'examen du terrain ne lui révéla rien : c'était une plaine mamelonnée avec, çà et là, des petits bois, des buissons, des ruisseaux, en un mot la Prairie ; seulement la Prairie est vaste. « Imbécile, songea-t-il, j'aurais dû descendre après avoir échappé à la bande de Rodriguez !... Oui, mais, comment fait-on pour descendre ? Je crois que ce pauvre Carbougnat me l'a expliqué dans le temps, mais au diable si je m'en souviens !

Du reste, l'aéronat était à bout ; l'enveloppe se creusait, et avant longtemps, il atterrirait. « Autant ici qu'ailleurs, opina Coucou. Attendons les événements. » Et s'installant dans la nacelle, le dos contre la paroi, il se mit à préparer un frugal repas tiré de son sac en entonnant à tue-tête une chanson populaire : « A quoi bon se faire de la bile, s'esquinter le tempérament... » Mais sa quiétude dura peu ; un vacarme lointain, qui allait grandissant

de seconde en seconde, semblable au tonnerre, vint l'y arracher ; il se redressa, examina la plaine, et ne vit rien. Et soudain au sommet d'une éminence vers laquelle son navire aérien se dirigeait, il vit apparaître une trentaine d'animaux de grosse taille lancés à fond de train, puis quelques autres espacés, et puis une foule immense, innombrable ; en un clin d'œil, non seulement la petite colline, mais les dépressions voisines en furent couvertes ; c'était une véritable mer noirâtre, avec des vagues et des remous, qui se dirigeait vers lui à toute vitesse.

« Des buffles ! cria-t-il. Et il y en a ! Mince, n'en jetez plus ! » Il se trouvait en effet en présence d'un de ces gigantesques troupeaux de buffalos sauvages, que les Américains ont aujourd'hui à peu près détruits, et il se fût fort amusé à ce spectacle s'il n'avait fait une constatation impressionnante. Le ballon voguait tellement bas que, s'il ne se relevait pas, la nacelle allait heurter le sommet du monticule, bien avant que le gigantesque troupeau eût achevé de s'écouler, de sorte que notre Coucou se voyait sur le point de prendre contact avec le sol au milieu des buffles, animaux peu endurants de nature...

A la vue de l'énorme sphère, du reste, un ralentissement s'était produit dans l'allure



des redoutables bêtes ; évidemment, elles étaient effrayées, mais leur hésitation dura peu. Celles qui venaient en avant ne tardèrent pas à entrer en fureur ; levant la tête, elles se mirent à mugir ; celles qui suivaient les imitèrent et ce fut bientôt un assourdissant concert qui devait s'entendre au loin. En même temps, les premiers rangs du troupeau ralentissaient, tandis que la queue continuait d'avancer aussi vite qu'auparavant, ce fut une terrible bousculade ; les animaux roulaient à terre par douzaines, ou bien cherchaient à s'escalader les uns les autres, ou à se frayer furieusement un passage à coups de cornes. Coucou regardait cela, et il ne riait pas — pour une fois. — Vivement, il empoigna un sac de lest, puis un autre et les bascula sur le dos des buffles ; le ballon s'éleva d'une quarantaine de mètres et dépassa la colline, mais ce fut pour redescendre presque aussitôt.

« Mais, s'écria notre gamin avec colère, les voilà qui me suivent, ces sales bêtes, parole !... Qu'est-ce qu'elles ont ? Elles sont loufouques, pour sûr ! Allez-vous-en, hop, fichez le camp ! A la niche ! » mais ses objurgations n'avaient aucun succès et l'immense horde, avec des remous et des heurts effroyables modifia sa route de façon à poursuivre l'aéronat qui, d'ailleurs, ne filait qu'à une vitesse modérée... et qui

baissait d'instant en instant, l'enveloppe devenant de plus en plus flasque !

Coucou acheva de vider son lest, puis il coupa l'ancre qui s'en alla assommer un buffalo, puis il jeta les instruments, ne conservant que ces armes et la fameuse valise ; cela prolongea la course de quelques minutes.

Un moment vint enfin où la nacelle effleura le dos des terribles bovidés et Coucou put à loisir contempler leur taille géante, leurs longues crinières, leurs cornes démesurées, leurs yeux féroces et injectés de sang. « Qu'est-ce que je vais devenir au milieu de tout ce peuple à quatre pattes, murmurait-il. Quand il m'aura passé dessus, je serai aplati, kif-kif une galette des Rois, sûr... Ah ! non, c'est bien la dernière fois, je le jure sur la tête de mon respecté père Chinchagock, c'est bien la dernière fois que je monte en ballon, ça ne me réussit pas assez ; la première fois, je descends dans la mer, la deuxième sur le dos de deux ou trois cent mille buffles ! Merci, j'en ai soupé, moi, des ascensions ! »

Puis par un courant, le ballon remonta de deux ou trois mètres, et un beuglement formidable accueillit cette envolée : des milliers de museaux énormes se levaient vers lui et Coucou ne put se défendre de frémir. Mais à ce moment, une idée géniale lui traversa le cerveau ; il avait tout jeté, et

pourtant il lui restait encore une ressource délester le ballon de sa nacelle. Aussitôt pensé, aussitôt entrepris, ramasser ses armes, son sac, la valise, s'assujettir tant bien que mal tout cela sur le dos, grimper dans le filet furent pour notre hardi aventurier l'affaire de deux minutes. Et alors, muni de son couteau indien, il se mit à trancher avec une ardeur fébrile, les cordes qui retenaient la nacelle...

« Attention ! Gare de dessous !... Envoyez ! » Ce fut par ces exclamations joyeuses qu'il salua la chute du lourd panier d'osier. Instantanément, usant ses dernières forces, l'aérostat s'éleva de plus de cinquante mètres, et là un courant plus rapide le prit et il distança en quelques instants la masse grouillante et beuglante. « Hé ! les copains, leur cria railleusement Coucou, bien le bonsoir chez vous, hein ! Et au plaisir de ne pas vous revoir... ! »

## VII

### Le gouffre aux serpents.

Il fallait décidément que l'enragé Parisien eût le caractère bien fait pour trouver le courage de plaisanter, car vraiment sa situation n'était pas folichonne. Sans parler de l'incommodité de sa posture ni

des périls qui l'attendaient lors de l'atterrissage, il ignorait absolument où il se trouvait et n'avait aucune notion de la direction où l'avait entraîné l'aérostat. Comment s'y prendrait-il, pour retrouver ses amis Chinchagock et Thomas le Canadien? Quelle distance le séparait d'eux?

Mais ce serait bien mal le connaître, de supposer qu'il se désespérât ou même qu'il se posât aucune de ces questions. Il n'avait de pensée que pour « les têtes » qu'avaient dû faire ses ennemis à quatre pattes en le voyant s'envoler, et il en riait, encore lorsqu'il constata que son ballon se rapprochait à nouveau du sol. « Eh bien ! tant mieux, fit-il. Je commence à en avoir assez de naviguer à travers les espaces aériens. Décidément, rien ne vaut le plancher des vaches, à condition pourtant que ces vaches ne soient pas des buffles... Seulement, il s'agira de ne pas trop se démolir de pattes en reprenant contact avec notre bonne maman la terre. Ouvrons l'œil et le bon ! »

Quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles l'aérostat ne planait plus qu'à une dizaine de mètres à peine du sol. Il baissa encore, et déjà Coucou méditait de sauter dans les broussailles, quand un incident extraordinaire vint singulièrement compliquer la situation. Il y eut soudain un grand bruit d'étoffes déchirées



et, presque aussitôt, Coucou se sentit tomber, assez doucement, à la vérité. Avant qu'il eût exactement compris ce qui lui arrivait, la lumière du soleil se voila et il se vit soudain plongé dans une demi-obscurité, suspendu par les poignets au filet qui pendait lamentablement le long de l'enveloppe, désormais flasque comme un vieux torchon. Il y eut un balancement au cours duquel il heurta une paroi rocheuse, puis tout demeura immobile.

« Nom d'une bille, s'exclama-t-il, où est-ce que je vais comme ça ? Ah ! ça m'aurait bien étonné si j'avais pu quitter ce maudit ballon sans qu'il m'arrive encore une sale blague !... Mais enfin, voyons, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Ce qui s'était passé le voici : la partie antérieure de l'aérostat, que la masse même de celui-ci cachait à notre Coucou, était venue donner en plein contre un « atropica », arbre d'une forme analogue à nos sapins, mais dont les branches sont pourvues d'une multitude d'épines extrêmement solides et longues. Le taffetas s'était aussitôt déchiré, ce qui restait de gaz s'était échappé, et l'appareil, retenu encore par les épines, s'était affaissé comme une loque, à l'extrémité inférieure de laquelle était agrippé l'aéronaute involontaire. Et il s'était encore passé ceci, qu'à l'endroit où s'était produit l'accident

s'ouvrait dans le sol une sorte de faille, de gouffre si l'on préfère, comme il en existe de loin en loin dans ce pays tourmenté, et c'était ainsi que Coucou se trouvait pour l'instant suspendu dans le vide, à six mètres environ au-dessous de la surface de la terre, et au-dessus d'un trou noir où il ne pouvait manquer d'être précipité quand l'étoffe, le filet ou les épines céderaient.

Sans se rendre compte de tous ces détails, il devina pourtant à peu près la vérité, et cette fois, la colère le prit. « Ça, cria-t-il, c'est tout de même fort que je ne puisse rien faire comme tout le monde ! Je vous parie ce que vous voudrez qu'à dix kilomètres à la ronde, il n'y a pas d'autre trou que celui-là. Eh bien ! c'est juste dedans que je suis venu tomber ! Cinq mètres plus loin, il n'y avait pas de bobo, n'est-ce pas ? Non, non, c'est pas cinq mètres plus loin, c'est là que je devais dégringoler. Ça devient rageant, à la fin ! »

Et dans sa fureur, il fit un effort irréféchi pour s'élever, lequel eut un résultat instantané : la maille du filet qu'il tenait de la main droite cassa, de sorte qu'inopinément tout son poids porta sur la main gauche qui ne put résister : il tomba comme une masse dans le vide, dans les ténèbres...

La chute, disons-le sans plus attendre, ne dura pas longtemps. A peine son corps eut-il parcouru quelques mètres que l'infortuné Parisien se sentit arrêté par un obstacle quasiment élastique et dont la solidité fut suffisante pour résister au choc, de sorte qu'il se trouva soudain allongé sur une couche formée, ainsi qu'il put s'en convaincre au toucher, par des branches et des lianes entrelacées. Un moment étourdi, il ne tarda pas à reprendre possession de lui-même et grommela :

« Ça continue ! Après le voyage en l'air, voilà qu'il s'en annonce un maintenant dans le pays des taupes ! A part ça, je ne suis pas mal installé : c'est doux, c'est moelleux, on se croirait dans un des hamacs du père Le Kerdrec. Seulement, ça manque d'éclairage : voyons un peu à faire de la lumière. »

Il battit le briquet et la mèche d'amadou répandit alentour une faible lueur qui lui permit cependant de se persuader que ses prévisions étaient justes : des arbres poussés, presque horizontalement dans le roc et surchargés de plantes parasites lui avaient rendu le service de l'empêcher de descendre plus bas. Il apercevait au-dessus de lui un large pan de ciel bleu tout ensoleillé, mais l'orifice du gouffre était bien à une quinzaine de mètres. Et

le moyen de l'atteindre, avec cette paroi presque verticale?

Ensuite, avec prudence, il se pencha et, tenant sa lumière à bout de bras, plongea son regard au-dessous. Sa surprise ne fut pas mince quand il constata que le précipice était bien moins insondable qu'il ne l'avait imaginé : en effet, il en distinguait le fond, duquel ne le séparaient pas plus de quatre mètres, et qui apparaissait complètement couvert de détritüs de toutes sortes : débris de plantes, herbes sauvages, branches d'arbres, etc.

Mais, à mieux fixer, Coucou fit une remarque curieuse : tous ces détritüs remuaient, s'agitaient tout doucement, grouillaient pour mieux dire comme si des êtres animés y eussent circulé. Et comme le gamin s'étonnait, cherchant l'explication, celle-ci lui vint, sous la forme d'une dizaine de serpents qui, attirés peut-être par la lumière, dressaient vers lui leurs têtes plates et hideuses. Et avant qu'il eût eu le temps de s'étonner, d'autres et d'autres encore surgirent : il y en eut bientôt plus de deux cents, qui dardaient vers lui leurs yeux glauques, la plupart faisant entendre ce sifflement qui est chez eux l'indice de la colère.

« Bon sang, murmura le gamin d'une voix étranglée, j'aimerais mieux un régime de tigres, j'aimerais mieux une armée



de rhinocéros que ces sales bêtes-là. Qu'est-ce qu'elles veulent ? Je ne leur demande rien moi, je ne l'ai pas fait exprès de venir les déranger. Fichez-moi la paix, retournez dans vos trous, quoil... Allez-vous-en, à la niche, hop ! »

Mais elles ne l'écoutaient pas. Pour une cause qu'il est naturellement impossible de discerner, leur fureur était déchaînée, et se glissant de branche en branche, le long de la paroi, elles s'avançaient vers lui ; déjà quelques-unes, particulièrement audacieuses, n'étaient plus qu'à faible distance. Pâle, Coucou prit sa carabine par le canon, et, durant quelques instants, il réussit à les tenir à l'écart ; mais il en venait de toutes parts, au-dessous, à droite, à gauche, et c'était un spectacle à glacer d'horreur l'homme le plus brave. Cette fois, notre Parisien n'était plus d'humeur à plaisanter ; il avait enroulé sa mèche d'amadou autour d'un tronc d'arbre, et à la lumière se défendait de son mieux. Tout à coup l'un des serpents les plus proches se détendit et le malheureux gamin, en un éclair, se vit perdu : une morsure, c'était la mort sans doute. Il poussa un cri aigu et se rejeta en arrière ; dans ce mouvement, il perdit l'équilibre, bascula et dégringola la tête la première sur le lit de débris végétaux qui recouvrait le fond de la faille, ce lit où d'autres serpents

par douzaine grouillaient encore, se hâtant à l'aide de leurs congénères...

## VIII

### Au fond du gouffre.

Il y eut un grand bruit de branches et d'herbes froissées. Coucou sentit des épines déchirer sa peau, mais cela ne dura qu'un éclair et il comprit instantanément que ce qu'il avait pris pour le fond du précipice n'était en réalité qu'une sorte de « plancher » factice, formé par les arbres qui se rejoignaient d'un bord à l'autre, et sur lesquels s'étaient accumulés les débris tombant de la paroi ; sous son poids, cette voûte artificielle s'était crevée, laissant passage à son corps qui continua de dégringoler avec la vitesse d'un bolide dans une obscurité d'encre. Soudain un choc arrêta sa chute : il lui parut qu'il enfonçait dans quelque chose de mou, et, suffoqué, à moitié assommé, il perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, ce qui le frappa d'abord, ce fut une faible lueur rougeâtre qui ne faisait que rendre plus épaissés les ténèbres ambiantes. Il essaya de se soulever sur un coude, et il y réussit non sans peine, car ses mains glissaient sur une boue gluante : et à ce moment une voix

rauque frappa son oreille, disant en espagnol :

« Enfin, enfin, tu te réveilles, tu reviens à toi, chien d'enfer, ignoble peste de Peau-Rouge ! J'avais crainte que tu te fusses tué sur le coup. Heureusement il n'en est rien, et avant que la mort vienne te délivrer, je me charge de te prouver que les blancs s'entendent aussi bien que tes frères maudits à faire goûter à leurs prisonniers le plaisir des supplices les plus raffinés. »

Coucou, ahuri, se retourna et voici ce qu'il vit à la vague lumière d'une torche fichée en terre : à cinq pas de lui, un homme de haute taille, d'une maigreur de squelette, mais aux muscles d'hercule, était accroupi sur le sol. Vêtu seulement d'une sorte de pagne fait de larges feuilles assemblées, il avait la peau blanche, une barbe immense et noire comme du jais descendait sur sa poitrine et de longs cheveux de même nuance s'épandaient sur ses épaules ; à la main, il tenait une massue de bois dur.

« Eh bien ! répondit Coucou dans la même langue, vous avez une drôle de façon de souhaiter la bienvenue aux gens qui viennent vous rendre visite, vous ! Ça donne tout de suite envie de s'en retourner. »

— Tais-toi, immonde vermine, ou je t'arrache la langue. »

Le Parisien se redressa et se mit debout. Il ne ressentait guère autre chose qu'une courbature de tous les membres et un fort mal de tête, et c'était peu de chose si l'on songe à la chute qu'il venait de faire : la nature du sol, composé d'une vase molle où l'on enfonçait jusqu'à la cheville, expliquait qu'il se fût aussi aisément tiré d'affaire ; par contre, il était de la tête aux pieds couvert d'une couche épaisse de ce limon jaunâtre. Quand, après avoir remué bras et jambes, il se fut convaincu qu'il n'avait rien de cassé, il prit à son tour la parole :

« Alors, mon vieux Croquemitaine, on en veut à ce brave Coucou ? Ça c'est rigolo, par exemple ! On ne s'est jamais vu, nous deux ; alors, qu'est-ce que j'ai bien pu vous faire ? »

Ces mots déchaînèrent la fureur de l'étrange individu ; il se leva et ramassa sa massue avec une expression tellement féroce que le gamin porta la main à sa ceinture ; mais il n'y trouva point d'armes, celles-ci lui ayant été soigneusement enlevées. Comme l'autre s'élançait sur lui avec un hurlement de fauve, Coucou d'un saut se mit hors d'atteinte, puis, légitimement effrayé, il prit la fuite. Mais en quelques pas, il se trouva hors du cercle éclairé, dans une demi-obscurité, et sa course en fut ralentie, tandis que son



adversaire semblait y voir comme les chats et le gagnait de vitesse :

« Oh ! oh ! mais il m'embête, ce loufoque, murmura le gamin. Je ne suis pas d'humeur à jouer à colin-maillard, aujourd'hui, vieux mal peigné, tu sais ; assez rigolé comme ça, attention maintenant. »

Il s'arrêta et fit face au frénétique personnage dont il distinguait vaguement la silhouette se projetant sur la lumière. Comme l'autre levait son bras puissant armé de la massue, il se laissa tomber à terre juste devant lui, lui empoigna une jambe et le secoua de toute sa force ; les pieds nus de l'énergumène glissèrent et il s'étala rudement de toute sa longueur. En un clin d'œil, le gamin fut sur lui : au hasard, il empoigna sa longue barbe, la tira violemment de façon à obliger son ennemi à renverser la tête en arrière et lui asséna du tranchant de la main un coup violent sur la pomme d'Adam ; c'était là un stratagème qu'il avait retenu des leçons de lutte qu'il avait reçues chez les Cœurs-Sanglants — les lutteurs japonais actuels l'emploient couramment — et dont le résultat est de suffoquer pendant deux ou trois minutes celui contre qui on l'emploie.

Il réussit du reste admirablement. L'homme s'agita durant quelques secondes, cherchant en vain sa respiration, puis il demeura immobile, haletant, la bouche

grande ouverte. Or, Coucou ne demeurait pas inactif : ses mocassins étaient attachés par de solides lanières en peau d'élan : il défit celles-ci en un tour de main et se hâta de les lier autour des poignets et des chevilles du vaincu ; il termina par un de de ces nœuds dont il avait appris le secret de ses ex-amis, les matelots du capitaine Le Kerdrec, et puis, les mains derrière le dos, les jambes écartées, il attendit les événements en considérant son adversaire d'un air un peu goguenard.

Celui-ci pourtant reprenait peu à peu ses sens. Quand il eut compris ce qui lui arrivait, il entra dans une rage folle, s'épuisant en efforts inouïs pour se délivrer, se tordant comme un ver sur le sol ; finalement, il se tint tranquille et éclata en sanglots. Pendant tout ce temps, Coucou n'avait pas desserré les dents.

« Eh bien ! papa, dit-il enfin, vous voyez que ça ne vous a pas réussi de vouloir faire le méchant. Vous voilà bien forcé d'être sage maintenant ! Aussi, cette idée de me recevoir en m'agonisant de sottises comme si je vous avais vendu des pommes qui n'auraient pas voulu cuire !... Si on faisait un brin de causette, à cette heure?... Non, vous ne voulez pas ? Hou ! le vilain ; c'est beau, allez, à votre âge, de boudier comme un gosse à qui sa maman a fichu une taloche !... Puisque c'est comme ça, c'est

moi qui vais « tenir le crachoir », et vous savez, je suis un peu là, moi, quand il s'agit de « jaboter » !

Il le fit, comme il le disait, et avec cette verve et ce luxe d'expressions pittoresques qui n'appartenaient qu'à lui, il entama le récit de ses aventures, depuis son embarquement à bord de l'*Étoile Polaire*. Et, à mesure qu'il parlait, l'expression de physionomie du prisonnier changeait. Quand Coucou eut terminé, celui-ci s'écria :

« Pardonnez-moi, enfant, je vous en prie ! Comment aurais-je pu me douter que vous n'étiez pas un Indien ? Car je n'ai aucun doute à ce sujet : il n'existe pas un Peau-Rouge au monde capable de discourir comme vous venez de le faire.

— Bon, approuva le Parisien, ça va déjà mieux. Seulement, quand même j'aurais été un Indien, ce n'était pas une raison pour me recevoir comme un chien dans un jeu de quilles.

— C'est que vous ne savez pas !... Si je suis ici, ce sont ces vermines qui m'y ont précipité !

— Vrai?... Mais, dites donc, à propos, il y a longtemps que vous y êtes dans ce trou ? »

Tout en parlant, il avait délivré son interlocuteur, persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre de lui et en effet, l'homme se releva et lui serra cordialement la main,

après quoi, il répondit d'un air sombre : « Je ne sais pas exactement, puisque le soleil n'y luit jamais. Mais je pense qu'il doit y avoir plus de sept mois. »

Coucou resta un moment bouche bée, puis il éclata de rire :

« Ah ! non, fit-il, on voit qu'on n'y voit pas, ici ; vous ne m'avez pas bien regardé, sans ça vous auriez tout de suite vu que je ne suis pas un type à couper dans des blagues de cette taille-là.

— Je vous jure, reprit l'autre, que je dis la vérité, je le jure. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que nous n'en sortirons jamais, entendez-vous ? J'ai exploré tout le fond de ce gouffre infernal et il n'y a pas d'issue : nous mourrons ici, enfant, sans espoir de jamais revoir la lumière du jour. »

## IX

Le ton solennel de l'homme à la longue barbe impressionna notre ami Coucou, faut-il croire, car il ne répondit pas tout de suite. Il s'en fut avec son nouveau compagnon s'asseoir auprès de la torche et le pria de lui raconter à son tour quelles circonstances l'avaient amené dans cette fâcheuse position. Après une hésitation, l'homme s'exécuta ; son histoire semblait du reste assez banale.



Il appartenait à cette catégorie assez peu recommandable de coureurs de prairie, exerçant la profession de gardeurs de troupeaux et vivant surtout de rapines. Avec quelques camarades, il était entré en lutte avec un parti d'Indiens Pieds-de-Fer, qui, plus nombreux, leur avaient donné la chasse durant deux jours. Le soir du deuxième jour, Garcia Nunez — c'était le nom de l'homme — privé de son cheval, fourbu de fatigue, avait été abandonné de ses acolytes ; poursuivi par une demi-douzaine de Pieds-de-Fer, il avait été fait prisonnier et ils l'avaient jeté dans ce précipice qui se trouvait tout proche ; comme Coucou, il avait dû la vie à l'épaisse couche de boue qui en garnissait le fond.

Coucou écoutait avec attention, et il fut bientôt convaincu que son interlocuteur ne lui disait pas toute la vérité ; et puis, l'évocation des Pieds-de-Fer — les amis de Thomas le Canadien, tribu à laquelle appartenaient Cheyapock et Ockmulgee — eût suffi à lui faire dresser l'oreille. Il ne fit pourtant semblant de rien et demanda ensuite des renseignements sur le lieu où ils se trouvaient. Nunez en donna la description suivante. Le gouffre devait avoir environ cinquante mètres de profondeur et formait une sorte de puits, au bas duquel s'étendait dans les deux sens une large galerie souterraine, longue au total d'en-

viron un kilomètre, couverte par places d'une végétation basse et touffue, où vivaient toutes sortes d'animaux immondes ; un ruisseau, sortant des entrailles de la terre, pour y retourner ensuite, la parcourait de bout en bout.

« Et qu'est-ce que vous avez mangé pendant tout ce temps-là ? », interrogea encore Coucou.

« Des crapauds, des serpents, des reptiles de toutes sortes que j'assommais avec la massue que je me suis fabriquée. En frappant l'un contre l'autre des morceaux de silex, j'ai réussi à enflammer des branches résineuses qui abondent, et je fais cuire mes proies sur ce foyer. Quant à la boisson, le ruisseau m'en fournit tant que j'en veux.

— Merci bien, fit le Parisien avec le plus grand sérieux, des serpents, des crapauds, c'est un menu soigné ou je ne m'y connais pas. On n'en a pas de pareils à Paris, les soirs de réveillon, parole ! C'est dommage que mon médecin m'ait justement défendu ces plats-là ! Je crois, voyez-vous, que je vais être forcé de chercher une autre gargotte !

— Je ne comprends pas, enfant, s'écria Nunez, comment vous pouvez avoir le cœur de plaisanter. N'avez-vous donc pas compris ce que je vous ai dit ? Impossible de sortir d'ici, impossible !

— C'est entendu, impossible ! Seulement

voyez comme c'est curieux : ce sont justement les choses impossibles qui me réussissent le mieux, à moi !... Allez ! je suis un drôle de coco, y a pas d'erreur ! »

Sur son invitation, l'Espagnol le guida et lui fit les honneurs de ce que l'incorrigible gamin appelait « ses domaines ». Chacun d'eux brandissait une grosse branche enflammée et ils parcoururent ainsi toute la combe, immense caverne souterraine, haute tantôt de trois ou quatre mètres seulement, tantôt de vingt et davantage, aux parois entièrement tapissées de plantes grimpantes : des dizaines de reptiles et de batraciens énormes s'enfuyaient à leur approche et se réfugiaient dans le ruisseau, des chauves-souris gigantesques volaient affolées. Coucou constata ainsi que son compagnon avait dit vrai. Se confier au cours de l'eau et s'enfoncer dans les étroits passages entièrement occupés par le petit torrent et qui lui servaient d'orifice, semblait plutôt risqué ; où aboutirait-on, dans quels abîmes, dans quelles nappes souterraines ? Les murailles étaient à pic ou surplombantes, donc nulle chance d'escalade.

Les deux ensevelis revinrent au bas du puits par où ils étaient tombés dans ce mortel séjour. A peine, par le trou qu'avait produit le passage du corps de Coucou,

apercevaient-ils vaguement un petit coin de ciel ; le silence était complet, et la lumière rouge des torches rendait les ténèbres encore plus sinistres. L'Espagnol se laissa tomber tout de son long, et se mit à pleurer désespérément ; quant à Coucou, il alla prendre un bain dans la rivière pour se débarrasser de la couche de boue qui le couvrait, puis, étant rentré en possession de ses armes, il les nettoya soigneusement et se mit à réfléchir.

« Plus souvent, monologuait-il, que je vais passer le reste de mes jours ici, à « bouffer » des couleuvres et des grenouilles ! Allons, il n'y est plus, le copain, il n'a pas réfléchi !... Décidément, les hommes à barbe, ça n'a pas inventé la ficelle à couper le beurre : voilà Carbougnat, un bon type, mais pas pour deux sous de malice ; et celui-ci qui, en sept mois, n'a pas encore trouvé le moyen de se trotter ! Un escargot serait loin depuis longtemps, et pourtant, ça ne va pas vite, ces bêtes-là ! »

Au bout d'une heure, il dut s'avouer pourtant que son cerveau ne lui fournissait aucun expédient, et ses méditations furent troublées par la chute de deux ou trois serpents tombés de la voûte de branchages, et qu'il assomma à coups de bâton « pour leur apprendre à lui ficher la paix la prochaine fois ». Et puis, il se



remit à la solution du difficile problème. Cette fois, ce fut son compagnon qui vint le distraire en lui disant d'un air sombre : « Il vaut mieux en finir, croyez-moi. Pensez-vous que ce soit une vie acceptable de demeurer des mois et des années, enseveli dans cette fosse ? »

— Mais enfin, éclata Coucou, qui est-ce qui vous parle de rester enseveli ici ? C'est ridicule, cette idée-là, ça m'étonne que vous ne le compreniez pas, car vous n'avez pas l'air plus bête qu'un autre. — Avez-vous trouvé le moyen d'en sortir ? Non, n'est-ce pas, car il n'y en a pas, il n'y-en-a-pas ! — Si ça ne vous fait pas transpirer à grosses gouttes d'entendre des choses pareilles, grogna le gamin en français. Parce qu'il n'a rien trouvé, lui, il s'imagine que tout le monde est aussi bouché que lui, celui-là ! Va donc, eh ! pochetée ! »

Et il tourna délibérément le dos à son ex-ennemi, non sans ronchonner encore pendant cinq bonnes minutes. Ce fut au bout de ce temps, qu'il se résolut à explorer le cours souterrain de la rivière, tant en amont qu'en aval, où l'Espagnol n'avait jamais osé pénétrer. Et, il faut bien le dire, plus d'un homme même très brave aurait fait comme Nunez ; ce fut de quoi Coucou put se convaincre quand il se fut transporté, muni d'une provision de

torches, à l'orifice par lequel le ruisseau s'enfonçait dans le roc ; c'était un trou rond, noir, sinistre, de huit mètres de diamètre environ et dont la largeur était occupée par l'eau dans laquelle il fallait donc entrer pour pousser plus avant. L'intrépide petit voyageur procéda néanmoins à ses préparatifs. Il se munit d'une douzaine de torches de résine qu'il enveloppa de son mieux dans de larges feuilles : il y joignit un paquet de lianes longues et flexibles pour s'en servir comme de câbles en cas de nécessité, et assujettit le tout sur des troncs d'arbres assemblés dont il fit une sorte de flotteur qui, relié à sa ceinture par une liane afin de ne point lui échapper, lui servirait à se maintenir sans fatigue sur l'eau pour le cas où il devrait se mettre à la nage. Cela terminé, il s'en fut faire ses adieux à Garcia Nunez.

Puis, sifflotant l'air de Cadet Roussel, il entra dans l'eau qui lui arrivait à peu près aux hanches. L'instant d'après, il s'était engagé sous la voûte sombre et menaçante qui s'ouvrait, toute droite devant lui, noire, béante, telle une bouche de l'enfer, et dont nul ne pouvait même supposer où elle aboutissait. Mais Coucou ne s'en inquiétait pas : si elle ne le conduisait nulle part, eh bien ! il rebrousse-rait chemin et essayerait autre chose, voilà tout !...

X

Coucou n'était pas un garçon à se laisser influencer par un paysage plus ou moins triste. Pourtant, après dix minutes de marche dans le lit du ruisseau dont l'eau, entre parenthèses, était loin d'être chaude, l'aspect de cette interminable galerie souterraine commença à le lasser et il se mit à pester entre ses dents contre ce « sale pays où après s'être vu déguiser en Indien, un vrai Parisien était réduit à faire un métier dont une taupe ne voudrait pas ». Mais bientôt, à la lueur de sa torche, il constata que la galerie s'élargissait considérablement et que, de chaque côté de la rivière, il y avait maintenant une étroite bande de sable où il pourrait cheminer à pied sec; il s'y dirigea et continua sa marche.

Dix autres minutes s'écoulèrent sans incident, et soudain, il lui sembla entrevoir dans l'ombre quelque chose qui remuait, il mit carabine au poing et s'avança prudemment; à peine eut-il parcouru une dizaine de mètres qu'il s'arrêta court devant un spectacle extraordinaire. Aplati au bord de l'eau, un animal — ce ne pouvait être autre chose — se tenait immobile. On eût dit un sac de toile grisâtre

de forme oblongue, mais ce sac avait à l'arrière une sorte de forte queue enfoncée dans le sable, et, de chaque côté, des pattes courtes comme celle des caïmans ; son corps mesurait environ un mètre cinquante de long, et il s'en détachait des lanières de même couleur longues d'au moins trois mètres qui flottaient paisiblement à la surface liquide.

« Sapristi ! grommela Coucou, voilà encore une autre histoire ! Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Une pieuvre ? Ça n'a pas de pattes, ces bêtes-là, d'habitude... Faut croire que si, tout de même. Ce qu'il y a de sûr c'est que ce n'est pas beau. Je vais faire le tour par l'autre rive, j'aime mieux ça qu'à me rencontrer nez à nez avec un citoyen pareil. »

Comme il allait mettre ce projet à exécution, deux ou trois tentacules de la pieuvre s'enfoncèrent dans l'eau et en ressortirent avec la rapidité de l'éclair, tenant enlacé un gros poisson qui, en quelques instants, fut en quelque sorte aplati, sucé et rejeté exsangue au milieu de la rivière. « Ah ! voilà, fit le Parisien, monsieur est à la pêche ! Fallait donc le dire !... Ne te trompe pas, vieux frère, je ne suis pas un goujon, moi ! » Et il entra dans l'eau pour décrire un circuit autour de l'étrange et répugnant animal. Celui-ci paraissait absolument privé de tout appareil de vision,



mais il devait posséder un autre sens qui lui révéla la présence d'un ennemi possible, car Coucou le vit se tourner de son côté et agiter en l'air ses multiples bras. Puis l'affreuse bête se traînant gauchement sur ses courtes pattes, se dirigea contre lui.

« Qu'est-ce que je disais, murmura le gamin, qu'elle allait me prendre pour un goujon ? Seulement avec moi, ça ne va pas se passer comme ça. » Bien que gêné par sa torche, il mit sa carabine en joue et pressa la détente. Sous la voûte sonore, la détonation se répercuta au loin, la fumée que nul courant d'air n'entraînait l'aveugla ; et tout à coup, il se sentit happé, saisi, entraîné par une douzaine de tentacules d'une puissance formidable dont le contact avec sa chair lui produisit l'effet de fers rouges. Il voulut se dégager, se débattit avec fureur : peine inutile ; déjà il commençait à suffoquer, et il allait défaillir sous l'affreuse souffrance que lui faisait éprouver son sang aspiré comme par des milliers de sangsues, quand il vit, vaguement, quelque chose de noir, d'énorme, fondre de la voûte sur la pieuvre : il y eut un bruit mou de chairs que l'on taillade ; et instantanément, les bras qui paralysaient l'infortuné se détendirent, et il lui suffit de se secouer pour qu'ils tombassent inertes sur le sol.

Tout frémissant encore de dégoût, il

surmonta sa douleur pour ramasser sa torche et il distingua accroupi sur la pieuvre morte, un oiseau semblable à une gigantesque chauve-souris fort occupée à dévorer le corps de son ennemi vaincu, que, guidé par un sûr instinct, elle avait tué d'un seul coup en l'attaquant vraisemblablement dans une partie vitale. Coucou considéra un instant ce spectacle : « Elle m'a tiré une jolie épine du pied, la souris volante, pensa-t-il. Mourir, je veux bien : du reste, faudra bien que j'y arrive un jour, dans un an ou dans cent, on verra : mais mourir comme ça, non, j'aimerais quasiment mieux être mis en charpie par un troupeau de buffles, je crois que je serais encore plus présentable après. Voyez-vous cette sale bête qui voulait me sucer comme un bâton de guimauve?... Hou ! tu ne l'as pas volé, de te faire estour... »

Il n'acheva pas ; la chauve-souris venant sans doute de le remarquer seulement, avait soudainement pris son vol, et, d'un élan puissant, s'abattit sur sa tête. Avant qu'il eût seulement eu le temps de se reconnaître, il lui sembla que sa chevelure lui était, tout entière, arrachée ; puis le poids qui pesait sur son crâne disparut, il entendit un bruit d'ailes... et plus rien. Alors il porta les mains à sa tête et poussa un cri : « Ma perruque ! Bon sang, elle m'a

chipé ma perruque ! » Et c'était vrai : l'animal s'était envolé, emportant le monumental assemblage de crins de cheval, de plumes et autres ornements que Chinchagock lui avait si soigneusement assujetti sur la tête pour achever de faire de lui un vrai Cœur-Sanglant !

« Si c'est permis ! s'indignait Coucou, un souvenir de famille qui me venait de mon respecté père et auquel je tenais comme à la prune de mes yeux ! De quoi vais-je avoir l'air, maintenant ! D'un sans-tifs, moi aussi ? C'est à ne plus oser me montrer en public ! » Mais il n'y avait pas à récriminer. Moitié riant, moitié bougonnant, il calma, par de copieuses ablutions, la brûlure de ses membres et de sa tête, et après avoir rechargé sa carabine et gratifié d'un coup de pied le cadavre de la pieuvre, il continua sa route. « Ça commence bien, mon voyage dans les entrailles de la terre, murmurait-il, tout en cheminant sur la rive. Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant et combien de temps va-t-il durer ? Il me semble qu'il y a au moins cinq ou six siècles que je suis en villégiature dans ces trous noirs. Et pour aboutir où ? »

Un quart d'heure se passa encore ; seules quelques chauves-souris voletaient à distance ; bientôt Coucou fit deux remarques assez singulières : d'abord la

température ambiante devenait beaucoup plus chaude ; ensuite, il lui semblait entendre dans le lointain un bruit encore vague du genre de celui d'une chute d'eau considérable. Résolu à tout affronter pour quitter ce qu'il appelait sa « villégiature », il n'en persista pas moins à avancer ; le vacarme devenait de plus en plus perceptible, mais, maintenant, on aurait plutôt dit de sourds gémissements souterrains. Il plongea sa main dans l'eau : celle-ci était plus que tiède, presque brûlante. « Si ça dure, fit-il, je vais passer à l'état de homard cuit, tout à l'heure ; ce n'est pourtant pas mon costume qui me tient chaud. » Il allait peut-être se décider à rebrousser chemin en dépit de toutes ses résolutions, quand un événement imprévu vint l'en dissuader : la galerie faisait un coude brusque, et, quand il l'eût dépassé, il distingua, oui, il distingua nettement, droit devant lui, une lueur éclatante large et ronde comme une pièce de cinq francs.

« Oh ! oh ! s'exclama-t-il, faut que j'aille voir ça de plus près ! Ce ne serait pas une chose à faire que de m'en retourner sans rendre visite aux curiosités de l'endroit. Allez, hop, accélérons ! » Mais la chaleur devenait pénible et si peu vêtu qu'il fût, il transpirait à grosses gouttes ; il en eût fallu davantage pour le décourager et il persévéra...



Or, tout à coup, il aperçut à sa gauche, un peu en avant de lui, une galerie, qui venait déboucher dans celle qu'il suivait. Sans méfiance naturellement, il passa outre ; mais à peine eût-il franchi le point où elles se rencontraient qu'il voulut se rejeter en arrière : il ne le put pas. Un courant d'air chaud d'une violence inouïe dont rien ne peut donner une idée, l'avait saisi et il n'avait pas la force de lui résister : bien qu'il s'arc-boutât autant qu'il le pouvait, il était poussé, malgré lui, en avant, du côté de la lueur ; bien entendu sa torche s'était éteinte, et suffoquant, étouffant, éperdu, devinant là-bas, dans ce feu qui brillait, la cause de cet appel d'air qui l'emportait, mais se demandant avec effroi ce qu'il adviendrait de lui quand il arriverait au bout, il se laissa entraîner ainsi au hasard, aveuglé et ne cherchant qu'à maintenir son équilibre.

Soudain, le sol manqua sous ses pieds, et il roula dans la rivière qu'il avait tout à fait oubliée. Heureusement, son flotteur était là, à portée de sa main ; il s'y cramponna. L'eau était presque brûlante et de petites vagues l'agitaient. Coucou collait ses lèvres au bois pour ne pas étouffer ; c'étaient des râles qui sortaient de sa poitrine haletante et embrasée. Cette fois, il crut bien que ses aventures étaient terminées.

Le courant s'accélérait, l'entraînant à vive allure vers la lueur qui devenait de seconde en seconde plus éclatante : les grondements qu'il avait déjà entendus étaient maintenant un véritable tonnerre. Et tout à coup, il se sentit emporté comme un fétu de paille, le souffle lui manqua, un nuage rouge s'étendit devant ses yeux et il perdit connaissance.

## XI

Lorsque notre infortuné et sympathique Coucou reprit conscience de lui-même, la première sensation qu'il éprouva fut une douleur intense par tout le corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au bout des pieds. Il étouffait comme si quelque chose lui avait comprimé la poitrine, et des bouffées brûlantes venaient à chaque instant décupler ses souffrances. Pourtant ses premiers mots — car l'incorrigible bavard était à peu près incapable de penser sans parler — furent ceux-ci : « J'suis-t-y mort ou vivant ? J'ai idée que ça ne doit être ni l'un ni l'autre, entre les deux. » Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre sa situation : elle était terrible.

La rivière se terminait par une cascade, *une cascade à l'air libre* et à partir de laquelle elle cessait d'être souterraine :

cette cascade tombait dans un gouffre d'une profondeur impossible à évaluer, lequel gouffre avait été creusé par les eaux au pied de la haute paroi nue, rocheuse, à pic, d'une sorte de cirque d'environ cent mètres de diamètre, et qui était évidemment le cratère d'un ancien volcan. Et ce volcan était certainement mal éteint (ce qui expliquait l'eau chaude et le courant d'air brûlant), car une colonne de gaz incandescents, portés par la chaleur à une couleur d'un blanc éclatant s'élevait dans les airs au centre du cirque : c'était la lueur que Coucou avait aperçue.

Et quant à notre Coucou lui-même un hasard presque miraculeux l'avait préservé d'être précipité dans le gouffre où il eût inévitablement trouvé la mort. Il s'était passé ceci : alors qu'il était déjà saisi par l'irrésistible masse liquide qui s'abîmait vers le sol, son flotteur, composé, comme on le sait, de forts troncs d'arbres solidement assemblés, s'était encastré entre deux rochers à l'endroit précis où les eaux se précipitaient dans le vide. Comme Coucou était réuni à cet esquif par une liane d'une solidité à toute épreuve attachée sous ses aisselles, sa chute avait été arrêtée net et maintenant, il était suspendu dans le vide, tout près de la paroi rocheuse et verticale qu'il pouvait toucher en étendant la main, et heureusement un

peu sur le côté de la cascade dont il ne recevait qu'une multitude de gouttelettes pulvérulentes.

Il aurait pu lui arriver bien pis ; néanmoins, son pauvre corps, douloureux encore des suctions de la pieuvre, des brûlures de l'eau, des heurts contre les rochers, cette corde qui l'enserrait et sur laquelle il pesait de tout son poids, lui faisaient souffrir le martyre.

Aussi, dès qu'il eut repris à peu près ses sens, songea-t-il à se tirer de cette position périlleuse : que la liane cédât, que le flotteur se décrochât et c'était la mort sans phrases. Il avisa, à sa droite, un arbuste poussant dans une fente de rocher, mais hors de sa portée ; alors, s'imprimant peu à peu un balancement régulier, il parvint à en saisir des branches, puis se hâlant sur elles, à s'asseoir à califourchon sur la base du tronc ; dès lors il ne pesait plus sur la liane, et il en éprouva un profond soulagement.

Il était absolument épuisé, la tête lui tournait, et il fut quelques minutes à se remettre un peu. « C'est égal, murmura-t-il quand il se sentit mieux, l'avais-je dit que je sortirais de cette fosse aux ours où l'homme à la barbe est resté enseveli pendant sept mois ? Oui, je l'avais dit. J'en suis-t-y sorti ? Oui, j'en suis sorti. Alors, qui c'est-il qui avait raison, lui ou moi ?... »



Ah ! c'est que, quand Coucou s'est fourré quelque chose dans la caboche, ça y est, et pour de bon !... Maintenant, faut voir à se tirer d'ici ; ça ne doit pas être plus difficile qu'autre chose. » Décidément, ce gamin ne doutait de rien ; il se trouvait à mi-hauteur de la muraille rocheuse, laquelle pouvait mesurer une bonne centaine de mètres. Par bonheur, elle était tapissée d'une foule de petits arbustes qui avaient solidement poussé leurs racines dans les interstices de la pierre que l'influence du volcan intérieur avait fendillée : c'était là-dessus qu'il comptait pour gagner le fond de cette espèce de cuve ; car c'eût été folie de chercher à en atteindre le sommet.

Il est facile de s'imaginer la prudence dont il dut faire preuve, après s'être débarrassé de sa liane, pour se glisser d'arbre en arbre, le long de cette paroi absolument à pic et sans autre appui que les saillies des pierres et la végétation luxuriante. Vingt fois il crut dégringoler, vingt fois les forces lui manquant, il dut s'asseoir sur un tronc et s'y reposer plusieurs minutes. Il descendait non pas suivant la verticale, ce qui eût été presque impossible, mais suivant une direction très oblique, de façon à aboutir en dehors du gouffre où s'enfonçait la cascade. Il employa ainsi plusieurs heures à progresser d'environ qua-

rante mètres, et, à ce moment-là, la nuit commença à se faire. Mais la lueur fulgurante des gaz jaillissant remplaçait presque avantageusement la lumière du soleil, et enfin, il toucha le fond du cirque. Exténué, mort de fatigue, couvert du sang qui coulait d'une dizaine d'éraflures, la peau des mains et des genoux emportée, il s'étendit sur le sol, incapable de faire un seul pas, et presque aussitôt le sommeil le prit ; malgré tout, il avait sur les lèvres un sourire de triomphe, et en s'endormant il murmurait ces mots : « Je l'avais-t-y dit que j'en sortirais?... »

Lorsque Coucou s'éveilla le jour n'avait pas encore paru. Il essaya de se lever, mais il constata avec terreur que ses membres ankylosés et meurtris pouvaient à peine le porter. Son sac avait été emporté par le torrent ; disparues aussi sa carabine et ses munitions ; pour toute arme, il lui restait son couteau de chasse ; nul vivre, bien entendu. Comment il se tirerait de cette espèce de cuvette aux murs abrupts, il n'en savait rien. Mais du moins il était au grand air, sous la voûte bleue du ciel ! Avec une peine et des souffrances infinies, il arracha des herbes sèches et s'en fit un lit plus moelleux que le dur rocher. S'y étant allongé, il reprit son somme en disant : « Bah ! on se débrouillera ! On n'est pas Français et Parisien pour des prunes ! »

En s'éveillant pour la seconde fois, il aperçut que le soleil était déjà haut. Alors il se leva, et à cet instant, ses regards étant tombés sur ses bras et ses jambes nus, il poussa un cri de stupeur ; aussi vite que le lui permirent sa courbature et ses estafilades, il courut à une large mare d'eau toute proche, et s'y baigna consciencieusement ; alors il ne put plus douter que l'extraordinaire phénomène qui, à nouveau, transformait sa personne : ses peintures, œuvre de Chinchagock et consorts, avaient disparu ! Il ne pouvait naturellement se rendre compte de l'état de son visage, mais partout ailleurs, les multiples dessins et arabesques qui le maculaient n'existaient plus, grâce sans doute à l'action de l'eau chaude du souterrain apparemment chargée de produits plus ou moins caustiques.

Mais, hélas ! l'infortuné Coucou n'en avait point pour cela repris sa couleur naturelle. Les mixtures dont s'était servi Chinchagock, tenaces, s'étaient plutôt diluées, mélangées, qu'effacées, de sorte que la peau de l'ex-Cœur-Sanglant avait maintenant revêtu une nuance uniforme et indéfinissable, rappelant celle du bois mort et fort peu l'apparence primitive de son teint. Il contempla un instant ses bras et ses jambes avec une stupéfaction navrée et murmura : « Je ne suis plus

Peau-Rouge, je ne suis plus blanc, je ne suis pas nègre, qu'est-ce que je suis? On ne sait pas, un phénomène, une bête curieuse qu'on montrerait pour deux sous dans les baraques de foire. Enfin, quoi, c'est toujours une satisfaction de ne pas ressembler à tout le monde ; seulement, je voudrais bien savoir quelle sera la prochaine transformation que je vais subir? »

Il essaya en vain de se frictionner vigoureusement avec de l'eau, mais dut y renoncer à cause des nombreuses éraflures qu'il se faisait cruellement souffrir ; d'ailleurs le « vernis » tenait bon. Il mâcha quelques racines pour calmer sa faim et ses membres ayant retrouvé quelque élasticité par l'exercice, se mit en marche pour essayer de dénicher un sentier qui lui permit de gagner le sommet du cirque. Il s'accorda quelques instants pour contempler le jet de gaz enflammé qui, au centre de celui-ci, s'échappait avec des crépitements sonores d'une large fente du sol, mais ne put en approcher à cause des vapeurs irrespirables. Ensuite, il longea la muraille à la recherche d'un chemin praticable.

Ses investigations furent longues, mais couronnées de succès. Il découvrit un sentier assez récemment frayé, semblait-il, qui grimpait en lacets le long de la paroi, route périlleuse et pénible, mais accessible



cependant. Il s'y engagea aussitôt avec prudence et lenteur, rampant parfois sur les mains et les genoux, et enfin complètement épuisé, ses mocassins en lambeaux, il atteignit avec une exclamation de triomphe le point culminant. Avidement, il jeta un regard sur le paysage environnant.

Ainsi qu'il l'avait pensé, l'espèce d'immense cuvette où l'avait projeté la cascade était un ancien volcan, formant au milieu d'une vaste plaine mamelonnée et boisée une colline de trois cents mètres de hauteur environ, sur le sommet de laquelle il se tenait présentement. Mais ce qui tout de suite attira son attention, ce fut un village qu'il entrevoyait à une distance de deux kilomètres environ du pied de la colline ; à vrai dire, il n'en distinguait guère que la haute palissade formant enceinte, mais des fumées s'élevant ne permettaient pas le doute. Son cœur battit d'espoir et d'anxiété.

« Un village, murmura-t-il, avec des habitants probablement ! Oui, mais, quels habitants ? Et quelle tête vont-ils me faire quand ils me verront arriver aussi élégamment « frusqué »... c'est-à-dire quasi tout nu ? Ce pays de malheur me fait l'effet de ne pas être fréquenté par la fine fleur des braves gens, alors... Et si ce sont de mes ex-compatriotes, des Peaux-Rouges?... »

Et pourtant que faire dans l'état de

dénûment absolu où il se trouvait, sans armes, sans vêtements, sans provisions, tenaillé par la faim, brisé de fatigue et d'émotions. « Bah ! fit-il avec son habituel geste d'insouciance, ils ne me mangeront pas, peut-être ! La plus sale blague qui pourrait m'arriver ce serait de me faire chiper par des croquants d'Indiens : eh bien ! j'en serai quitte pour me tirer des flûtes après, voilà tout ! »

Et, cahin-caha, il se dirigea vers le village.

## XII

Il n'eut pas la peine d'aller jusqu'à l'enceinte. Comme il arrivait au pied du volcan, il vit à cent mètres de lui, déboucher d'un petit bois, un cavalier vêtu à l'européenne. « Chic ! s'exclama-t-il, un blanc ! J'en connais des tas qui ne valent pas cher, mais j'aime encore mieux ça que des sauvages tout de même. Zou ! Allons présenter nos civilités à celui-là. »

L'homme, de son côté, avait aperçu le gamin et en un temps de trot, il fut à portée de voix. Il avait dépassé la cinquantaine, son visage encadré d'une longue barbe rousse, aux yeux bleus et au teint coloré, était en somme sympathique. « Il a une bonne tête, songea Coucou, mais des fois, ce sont ceux-là qui sont les plus « teignes ».

On va toujours voir... » L'arrivant le prévint en lui adressant le premier la parole en assez mauvais espagnol, lui demandant qui il était, d'où il venait, où il allait. « Tout ça, répliqua hardiment le Parisien, ce serait joliment long à raconter, et moi quand j'ai l'estomac creux, ça nuit à mon éloquence naturelle. Dites donc, m'sieu, vous n'auriez pas quelque chose à me donner à « croûter », par hasard? »

L'homme ouvrit de grands yeux étonnés, et il insista, mais il avait affaire à quelqu'un d'entêté et, de guerre lasse, il dit : « Je ne laisserai pas une créature humaine dans le besoin. Suivez-moi. » Coucou ne se le fit pas répéter et quelque temps après il pénétrait dans le village dont il admira les grandes et belles maisons de bois, propres et solidement construites. Plusieurs hommes, des femmes, des enfants, tous blancs et convenablement vêtus, vinrent au-devant de son compagnon avec qui ils conversèrent en un dialecte inconnu, considérant l'étranger avec méfiance et curiosité. Enfin, Coucou, sur les pas de son guide, pénétra dans l'une des maisons ; avec l'émotion qui se devine, il examinait le mobilier, sommaire, mais tout à fait « civilisé » ; il y avait si longtemps qu'il n'avait vu, ni une chaise, ni une armoire ! Mais déjà une femme d'un certain âge accourait.

En ce même dialecte incompréhensible, l'homme — ce devait être son mari — prononça quelques mots et elle s'empressa d'installer notre Coucou devant un morceau de pâté de venaison, du fromage de chèvre, du pain. « Savez-vous vous servir d'une fourchette? » demanda la femme doucement. « Non, mais, pour qui vous me prenez? protesta le gamin indigné : pour un sauvage? » Il ne réfléchissait pas qu'il en avait bien l'apparence. Mais il n'avait pas de temps à perdre à bavarder et attaqua vigoureusement le pâté.

« Jamais de ma vie, affirma-t-il, je n'ai rien mangé d'aussi bon. Rien que pour ça, je suis content tout plein de ne pas avoir cassé ma pipe hier dans ce maudit souterrain. » Ses hôtes et des gens rassemblés à la porte l'examinaient d'un air indécis, mais il ne s'intimidait pas pour si peu. Quand il eut terminé, il se renversa sur sa chaise, en déclarant : « Ça va joliment mieux ! C'est étonnant ce que ça vous retape un type de se garnir l'estomac ! — Maintenant que vous voici restauré, enfant, dit le personnage à la barbe grise, causons.

— C'est ça, causons. — Vous êtes un Bois-Brûlé, n'est-ce pas? » Coucou ouvrit d'abord de grands yeux, puis il se rappela avoir entendu ce nom dans la bouche de Thomas. « Je ne suis ni bois, ni brûlé, ré-



pliqua-t-il, je suis Français et Parisien et je m'appelle Coucou, surnommé Marcel Coulombet... c'est-à-dire non, c'est le contraire... — Français ! Allons donc ! — Et pourquoi pas ? — Votre teint... — Ah ! ma peau ! Eh bien ! vous êtes malin si vous en devinez la couleur, par exemple. J'en change... plus souvent que de chemise, c'est le cas de le dire, car voilà des mois que je ne sais plus ce que c'est, une chemise... Écoutez, m'sieu, vous avez été bien gentil avec Coucou, vous lui avez donné de quoi croûter, vous êtes un frère ; en récompense, je vais vous raconter son histoire, à Coucou. Vous allez voir si c'est rigolo ! Non, mais, écoutez-moi ça ! »

Et aussitôt, ayant retrouvé toute sa verve, il entama le récit de ses aventures, ayant seulement soin — ne sachant pas à qui il parlait — de passer sous silence ou de dénaturer celles qui mettaient en cause don Rodriguez, et désignant Thomas le Canadien sous le nom de « mon ami le chasseur ». Une dizaine de personnes étaient entrées et écoutaient avec un intérêt grandissant. Quand il eut terminé, il y eut un silence, puis toutes se mirent à échanger des paroles inintelligibles pour lui. Enfin, l'une d'elles se leva et sortit pour revenir peu après en compagnie d'un grand vieillard à mine ascétique, à barbe blanche, qui, à peine entré, demanda en français d'une

voix tremblante d'émotion : « Est-ce vrai, enfant, est-ce vrai que vous êtes né dans la belle France, ma seconde patrie ? — Ah ! ça, c'est une veine ! s'écria Coucou, on va pouvoir bavarder autrement qu'en charabia ! Ainsi m'sieu, vous connaissez la France ? Un beau patelin, pas ? Et Paris, en voilà une ville ! Croyez-vous qu'il y a du monde dans les rues, et des voitures, et des monuments, et qu'on ne s'y embête pas ? Et la rue des Martyrs ? Parlez-moi d'une rue comme ça : elle monte si tellement qu'on se croirait dans les Alpes, est-ce vrai ? C'est là que je suis né, m'sieu, dans cette rue-là, aussi sûr que je vous le dis... »

Il ne tarissait plus et l'autre écoutait, ravi. Il dut, pour lui, faire encore un résumé des événements qui avaient précédé son arrivée dans cet hospitalier village : inutile de dire avec quel étonnement son interlocuteur l'écoutait ayant peine à croire qu'un enfant eût pu échapper à tant de périls. En retour, il apprit au gamin que ce village édifié en pleine prairie, à plus de cent kilomètres de tout autre, était habité par des Polonais, au nombre d'environ deux cents, qui, chassés de leur pays par les persécutions des Prussiens, étaient venus s'y réfugier, et y vivaient paisiblement de la culture et de l'élevage des bestiaux. « Diable, fit Coucou, mais... et les

Indiens? — Au début, nous avons dû leur livrer plusieurs combats, mais comme ils n'ont pas été les plus forts, ils nous laissent en paix maintenant... » La conversation se prolongea. Maintenant, sur l'affirmation du vieillard, apparemment très respecté, que l'enfant avait dit vrai, tout au moins quant à sa nationalité, on le considérait avec sympathie, et on lui offrit d'attendre là une quinzaine de jours, époque à laquelle un convoi se dirigerait vers la petite ville de Dallas, d'où il pourrait ensuite gagner la côte.

« Hum ! la côte du Texas, j'ai peur qu'elle ne me soit malsaine, répondit l'enfant, qui pensait à don Rodriguez. Quant à attendre le convoi, vous êtes tous des types épatants, c'est sûr, ce qui s'appelle des braves types ; mais pour rester quinze jours avec vous, pas mèche ! Vous ne vous imaginez pas tout le « tintouin » que j'ai, tel que vous me voyez ! Ah ! j'en ai du « boulot » sur la planche, allez ! » Cette fois, c'était à Thomas et à Pauline qu'il faisait allusion et il continua : « Aussitôt que j'aurai été repêcher le bonhomme qui est en train de mourir au fond de son trou, là-bas... — Ainsi, interrompit le vieillard, c'est vrai, cela ? — Si c'est vrai ? Est-ce que vous me prendriez pour un « monteur de cou », par hasard ? J'ai donc pas l'air de quelqu'un dé sérieux ? — Ne vous fâchez

pas ; tout cela est tellement extraordinaire... — Bon. Alors, vous comprenez, il faut que je me trotte vivement. — C'est dommage que vous ne nous soyez pas arrivé vingt-quatre heures plus tôt. Hier, est passé vivement un blanc, accompagné de trois Indiens qui conduisait vers la côte une petite fille. — Une petite fille ! s'exclama Coucou. — Oui. Il paraît qu'elle avait été enlevée par des Pieds-de-Fer, et ils avaient, disaient-ils, réussi à la délivrer. Vous auriez pu vous joindre à eux. »

L'agitation du gamin était grande. Il se fit décrire l'enfant : c'était tout le portrait de Pauline, et il ne douta plus quand son ami le vieillard lui eût déclaré que la petite paraissait avoir peur de son « protecteur » et qu'il avait été impossible de lui arracher une parole. Coucou réfléchit un bon moment, puis il se prit la tête dans ses mains, faisant mine de s'arracher furieusement les cheveux. « C'est elle, dit-il avec rage, pas d'erreur, ce maudit crâne pelé a réussi à la chiper ! Qu'est-ce qu'il va bien faire de cette pauvre petite gosse, je me le demande ! Et pas moyen de lui courir après ! Oh ! ça, c'est trop de guigne. » On lui demanda des explications, mais lesquelles eût-il pu donner, puisqu'il ne connaissait ni l'histoire de Pauline, ni celle de Thomas ? Néanmoins, il exprima sa résolution bien arrêtée de se mettre en



route dès le lendemain matin « quand même il devrait partir tout nu et sans rien à se mettre dans le coco ».

Sa bonne hôtesse, sur ces entrefaites, lui apporta des vêtements européens, un costume de chasse, en grosse toile forte, un chapeau de paille, des souliers et des guêtres, qu'il endossa avec plaisir. Mais, habitué à sa tenue légère d'Indien, il était tout gauche et gêné. Quand on lui présenta une grande glace où il pouvait se voir de la tête aux pieds, il eut un mouvement de stupeur : son visage, de cette teinte indéfinissable que nous avons dite, avait aux joues et au front conservé quelques-uns des dessins savants de Chinchagock, et cela lui faisait une si drôle de mine que finalement il éclata de rire.

« Cela, enfant, lui dit le vieillard, complète votre ressemblance avec les Bois-Brûlés qui sont, comme vous le savez, des métis canadiens-français, de sang blanc et indien mêlé : il y en a quelques-uns dans le pays, et tous ils ont des signes peints sur la figure... Maintenant, venez avec moi : je devine qu'il y a des événements que vous avez volontairement omis de nous raconter ; vous allez être franc, tout me dire, et je verrai si je dois faire quelque chose pour vous... »

### XIII

Le lendemain matin, dès le soleil levant, un cavalier trottait dans la direction du sud-est à travers l'immensité de la prairie. Ce cavalier, c'était, disons-le tout de suite, notre ami Coucou, mais un Coucou « nouveau modèle » selon sa propre expression. Il était monté sur un excellent cheval noir, parfaitement sellé et harnaché, vêtu en chasseur blanc, bien chaussé et coiffé : il portait en bandoulière un bon fusil de chasse à deux coups, solide et léger, une paire de pistolets, une hachette et un couteau de chasse à la ceinture. Un long manteau de cuir était roulé sur sa selle, laquelle était agrémentée de deux bissacs pleins de provisions ; son lasso pendait auprès de lui. Ainsi équipé, avec son visage et ses mains sombres, ses tatouages, il avait, en effet, l'air d'un de ces intrépides métis canadiens, vivant indépendants du produit de leur chasse et que l'on trouve dans toute l'Amérique du Nord.

C'était à la générosité du vieillard, qui se nommait Stanislas Ladormisky, et des autres habitants du village polonais qu'ils avaient appelé Pyzdry, en souvenir de la ville d'où ils étaient originaires qu'il devait de pouvoir continuer sa route en aussi

bonne condition. Bien qu'un peu sceptiques à l'égard des aventures qu'il leur avait racontées — car ils avaient peine à croire qu'un gamin de cet âge eût réussi à se tirer sain et sauf de tant de périls — ils s'étaient laissé aller à la sympathie que la franchise, la gaîté, la hardiesse de Coucou faisaient naître dans le cœur des honnêtes gens, et ils avaient décidé de lui venir en aide. Ils avaient joint à leurs libéralités, une bourse contenant une petite somme d'argent, et s'étaient formellement engagés à faire tous leurs efforts pour arracher Garcia Nunez à sa triste situation.

Le lendemain, dès le petit jour, après les avoir remerciés comme il convenait, Coucou s'était mis en route, muni de précieux renseignements sur la route que suivait l'homme scalpé en qui il voyait le ravisseur de Pauline, et qu'il était bien décidé à rejoindre coûte que coûte. Heureusement celui-ci n'allait pas très vite à cause de la fillette qu'il ne pouvait surmener ; néanmoins, il ne fallait pas perdre de temps. Tout en pressant sa superbe monture qui répondait au nom polonais de Sbysko, notre hardi gamin monologuait : « C'est vraiment drôle, murmurait-il, c'est même à n'y pas croire, qu'il puisse y avoir sur la terre de si bonnes pâtes et de si noires crapules. Est-ce que ça ne fait pas mal au cœur de penser que cette brute

de Rodriguez et ce bon père Ladormisky sont des hommes tous les deux ? Et ce qu'il y a de triste, c'est que la canaille est riche comme quatre douzaines de Crésus, tandis que le bon vieux vit comme un pauvre ermite au fond d'un désert. Et il y en a qui parlent de justice ! Elle est fraîche, leur justice ! »

Il médita longtemps sur ce sujet philosophique, tandis que sa bête dévorait l'espace. La journée s'écoula sans incident marquant, mais sur le soir, le ciel commença à se couvrir de nuages noirs du plus mauvais augure. « Sale affaire, grogna le gamin, voilà qu'on va avoir de l'orage pour ce coup : et les orages dans ce pays, je les connais, merci de la distraction. Ça va encore m'avancer, cette histoire-là ! Il existait à une lieue environ de l'endroit où il était parvenu, une « posada », moitié ferme, moitié auberge, dûment fortifiée, où l'on pouvait trouver un gîte. Mais les habitants de Pyzdry avaient détourné Coucou de s'y arrêter, parce qu'elle était fréquentée par tous les écumeurs de la prairie, blancs ou rouges. Il hésita un bon moment, mais déjà, subitement, le vent s'était levé, soufflant en tempête ; le gamin effrayé à l'idée d'un nouveau désastre de son équipement et de son petit bagage, sachant de plus les dangers que présentent en ces



régions les tornades pour le voyageur sans abri, dut se résoudre à s'y réfugier. Il arriva ainsi devant une construction entourée d'une haute et solide palissade, précédée d'un fossé, qui se dressait au sommet d'un monticule : il en existait alors quelques-unes, de très loin en très loin, dans la prairie et toutes étaient horriblement mal famées.

Les éclairs commençaient à sillonner le ciel, quand il agita la grosse cloche placée à la porte. On l'avait certainement vu venir, car un judas se démasqua, et une voix rude interrogea : « Que voulez-vous? — Me mettre à l'abri et casser la croûte, pardi! — Vous avez de l'argent? — La confiance ne règne pas, qu'on dirait : oui, j'ai de la « galette », pas des tas, mais assez pour vous payer. » Il y eut tout un cliquetis de verrous, de chaînes et de serrures, et il pénétra dans une cour précédant un vaste bâtiment de bois sans étage : il eut juste le temps de faire entrer son cheval à l'écurie avant que la pluie se mît à tomber en trombe. Quatre hommes, tous de race blanche, l'avaient suivi curieusement sans mot dire : « Bon sang, ce qu'ils marquent mal, ces citoyens, pensa Coucou. Ils ont tiré un bien mauvais lot le jour où le Grand-Esprit a fait la distribution des binettes. Enfin, tout le monde ne peut pas avoir

une bonne tête comme Thomas ou moi. »

Pourtant les personnages en question l'aidèrent obligeamment à desseller et installer sa monture, puis un gros borgne, qui paraissait être le tavernier en personne, le guida dans une grande salle, basse, noire, enfumée, éclairée de deux mauvais quinquets : un côté était occupé par un comptoir aux allures de forteresse, le reste par des tables autour desquelles une dizaine d'individus dépenaillés et de mines sinistres buvaient en causant à voix basse, tous armés de revolvers ou de pistolets et de poignards. Coucou prit, de son air crâne, place non loin d'eux, versa d'avance une petite somme et se fit apporter un repas sommaire. Les buveurs s'étaient tus et l'examinaient curieusement.

« Je ne savais pas, dit enfin l'un d'eux, qu'il y avait des Bois-Brûlés par ici. — Bon, fit rondement Coucou, s'il n'y en a pas « des » il y en a toujours un... » Ils y tiennent les gens de par ici, pensa-t-il, à faire de moi un Bois-Brûlé. J'aime encore mieux ça que d'être Cœur-Sanglant, c'est plus décoratif ; avec de la patience, je finirai peut-être par redevenir un blanc. Il y eut un silence, puis son interlocuteur reprit : « Voulez-vous gagner une bonne somme d'argent, enfant, une somme qui

vous permettrait de retourner riche dans votre pays? — C'est à voir ; ça dépend de ce qu'il faudrait faire pour la gagner. » L'autre se rapprocha, et continua à mi-voix : « Ce matin, il est passé à trois lieues d'ici, se dirigeant vers l'estancia de don Rodriguez Sancha, un homme qui s'appelle Nino Mayor, l'âme damnée de don Rodriguez, conduisant à celui-ci une petite fille que... enfin une petite fille. Savez-vous combien elle vaut, cette enfant? — Pas du tout. — Au moins trois millions de dollars, quinze millions de francs. — Mazette ! Elle est donc en or? — Non, en chair et en os, mais elle les vaut tout de même. » Un autre homme intervint, et murmura quelques mots à l'oreille de l'orateur qui reprit : « C'est vrai, le petit Canadien n'a pas besoin d'en savoir plus long. En un mot, enfant, voulez-vous nous aider à nous emparer d'elle? »

Comme on le devine, Coucou était passionnément intéressé, mais il ne broncha pas, et demanda paisiblement : « Qu'est-ce que vous en ferez, de cette gamine? — Oh ! nous ne lui voulons pas de mal, au contraire ; c'est-à-dire que nous nous ferions tuer pour la défendre ; seulement, nous voulons la mettre en lieu sûr, pour pouvoir ensuite la « négocier ». Voilà. Il y a deux mille dollars pour vous

si vous nous servez comme nous le désirons. » Coucou ne répondit pas sur-le-champ ; il réfléchissait profondément, se demandant quelle conduite servirait le mieux les intérêts de la malheureuse et charmante Pauline. Il prit enfin sa résolution : « Eh bien ! fit-il, c'est chose entendue, vous me donnerez vos instructions. Deux mille dollars, fichtre, pour la moitié, je mettrai le feu aux quatre coins de la prairie et je vous rôtirais tous pardessus le marché.

— Merci bien ! Vous avez le mot pour rire, Bois-Brûlé ! nous partirons aussitôt l'orage calmé. — Ce soir ? — Oui. Il faut nous hâter, de façon à l'atteindre avant qu'il soit arrivé chez le don. Et puis, on dit que les Cœurs-Sanglants rôdent aux environs : nous risquerons moins de les rencontrer la nuit que le jour. »

Les Cœurs-Sanglants ! pensa Coucou ; qu'est-ce qu'ils sont bien venus faire par ici, à quatre jours de marche de leurs villages ? J'espère que ce n'est pas pour me rattraper : vrai, ce serait trop d'honneur !... Allons, je crois que je ne vais pas avoir le temps de m'ennuyer ; aussi voilà bien vingt-quatre heures qu'il ne m'était pas arrivé d'avaros ! Ça ne pouvait pas durer !



## XIV

L'homme qui paraissait le chef de la bande et que ses compagnons appelaient Tommy, était un Anglo-Saxon d'une trentaine d'années, grand, blond, très vigoureux, au visage audacieux et cynique. Il expliqua à Coucou ce qu'il attendait de lui. Comme Tommy lui-même et tous ses acolytes étaient connus de Nino et peu favorablement connus, leur approche éveillerait la défiance du gardien de la petite fille. Au contraire, il ne se méfierait pas d'un enfant comme Coucou : celui-ci devrait donc s'approcher seul de Nino, cheminer avec lui et s'arranger au plus tôt pour faire manger à son cheval, à ceux de ses trois Indiens et à celui de Pauline, des herbes qu'on allait lui remettre, elles rendraient les animaux subitement fous, ils partiraient comme des trombes et les compagnons, éparpillés et dissimulés alentour il s'arrangerait pour cueillir la fillette au passage. Si tout se passait bien, il n'y aurait pas effusion de sang.

Le Parisien, très calme, silencieux — une fois n'est pas coutume — approuvait tout, et faisait semblant d'avoir grande envie de gagner ses deux mille dollars. Il essaya d'en savoir plus long, d'apprendre,

par exemple, pourquoi Pauline « valait si cher », mais ce fut en vain. Il attendit alors paisiblement l'heure du départ ; pendant plus de trois heures, la tempête, le tonnerre et les éclairs firent rage, puis tout s'apaisa. Deux heures plus tard, vers minuit, Tommy appelait tout son monde, et vingt minutes après, la troupe composée d'une quinzaine d'hommes, outre Coucou, quittait la posada. A part des flaques d'eau et des ruisseaux, il ne restait plus trace de l'orage ; néanmoins, on n'avancait qu'avec circonspection... Un peu avant le lever du soleil on fit halte. Nino qui, sans s'en douter, avait évidemment été espionné — peut-être un de ses Indiens le trahissait-il — avait établi son campement à une lieue de là, et probablement, il ne tarderait pas à se mettre en route. C'était l'heure où Coucou devait entrer en scène ; il se sépara donc du gros de ses compagnons occasionnels, se dirigeant au petit trot dans la direction où il savait trouver l'homme scalpé, Pauline et leur escorte.

Il n'avait pas de plan arrêté, se réservant d'agir selon les circonstances : tout ce qu'il voulait, c'était enlever Pauline, et chercher avec elle à rejoindre Thomas qui, il l'espérait, était maintenant revenu à la vie. En tout cas, il était bien décidé à ne pas laisser la fillette aux mains de gens

qui de toute évidence étaient ses ennemis. Tandis qu'il s'éloignait, les hommes de Tommy commençaient à se disperser, de façon à former autour de la proie qu'ils convoitaient un réseau de surveillance continu et invisible. Or, Coucou avait à peine parcouru deux cents pas qu'il entendit derrière lui des cris ; il se retourna et vit les coureurs de prairie se réunir à nouveau avec les marques de la plus vive agitation. Soudain ils prirent le galop et se précipitèrent de son côté le dépassant à toute vitesse.

« Qu'est-ce qu'ils ont ? fit-il. Ils ont perdu la boussole, c'est sûr, à moins que... » Quelqu'un lui coupa la parole en lui criant sans ralentir sa course : « Vite, petit, suivez-nous ! Les Indiens, les Cœurs-Sanglants ! — Ah ! voilà l'explication ! murmura-t-il. Je pensais bien aussi qu'il allait arriver une complication. Qui sait si mon respecté papa Chinchagock n'est pas par là, ainsi que cet excellent Œil-d'Aigle et ce vieux Gros-Serpent des familles ? Trottons-nous ils sont capables de ne pas avoir digéré la façon dont j'ai pris congé d'eux et, ma foi, s'ils me rechi-paient, ça pourrait bien chauffer pour bibi. » Il lança sa monture à toute allure et, comme c'était une bête excellente, il ne tarda pas à rejoindre les aventuriers. « Hein, fit-il à Tommy, croyez-vous ce

guignon? Et mes deux mille dollars, ils font comme nous, pas vrai, ils courent? — Commençons d'abord, répondit l'autre, par sauver notre peau et notre scalp, nous verrons après. — Pas bête, ce que vous dites là, et sans être trop curieux, où allons-nous? — Nous réfugier au Cerro del Bolgado? — Qu'est-ce que c'est que cette bête-là? Il n'obtint pas de réponse. Tommy pressait l'allure, de sorte que ses compagnons et lui ne tardèrent pas à apercevoir un petit groupe de cavaliers, cheminant tranquillement devant eux. Et Coucou, avec émotion, distingua aussitôt sur un cheval, la frêle silhouette de Pauline.

Bientôt Tommy eut rejoint Nino et le mit au courant : les deux troupes se confondirent et la course continua ; Coucou prenait soin de rester à distance de Pauline de peur qu'elle le reconnût. Après dix minutes de galop, le Cerro del Bolgado apparut : c'était tout simplement un enclos palissadé, qui devait servir à la fois de parc à troupeaux et de refuge en cas d'attaque. La troupe des cavaliers s'y engouffra, tous mirent pied à terre, et l'on procéda aux préparatifs de défense ; les chevaux furent enfermés dans un hangar où ils seraient à l'abri des flèches, la porte fut fermée et barricadée, et Tommy repartit les combattants le long de la palissade percée de meurtrières ; au total



il disposait de dix-huit hommes, y compris Coucou. Quant à Pauline, on la fourra sans façon dans un coin du hangar avec les chevaux.

« C'est très bien, tout ça, grommela le Parisien, mais je ne les aperçois toujours pas, ces Cœurs-Sanglants, mes frères d'autrefois. Voilà ce que c'est que de boire trop de gin ; avec un orage par là-dessus qui vous tourne les sangs, on voit des Indiens quand il n'y en a pas plus que dans le creux de ma main. » En quoi il se trompait. Le Cerro était situé sur une éminence d'où la vue embrassait la plaine jusqu'à près d'un kilomètre : bientôt des silhouettes de cavaliers se profilèrent au loin, puis d'autres : c'étaient les Cœurs-Sanglants. Ils s'avançaient prudemment, en ordre dispersé, et s'arrêtèrent à trois cents pas environ de l'enclos. Malgré la distance, Coucou distinguait sur leurs corps des peintures éclatantes : du blanc, du rouge, du vert et soudain, en pensant que, trois jours auparavant, il présentait un aspect semblable, il éclata de rire. « Il n'y a pas de quoi s'amuser, lui dit un de ses voisins avec colère. Ils sont plus de quatre-vingts et ce sont de rudes gaillards, ces Cœurs-Sanglants. » Le gamin fut tenté de lui répondre qu'il les connaissait mieux que lui ; mais il commençait à savoir tenir sa langue et il se tut.



Cependant les Peaux-Rouges n'attaquaient pas. Plusieurs d'entre eux, réunis, semblaient se concerter et, à la fin, l'un d'eux se dégagea et, au petit trot, se dirigea vers le Cerro, tandis que les autres mettaient pied à terre. Il y eut parmi les blancs une explosion de joie ; la chose se terminerait probablement sans bataille. Quand le messager fut à portée de voix, il s'arrêta et demanda en espagnol à parler au chef, puis, sur l'invitation qui lui en fut faite, il pénétra dans l'enclos dont la porte lui avait été ouverte. Coucou qui le regardait non sans quelque inquiétude, poussa un soupir de soulagement en constatant qu'il lui était inconnu. Le sauvage était d'ailleurs en complète tenue de combat.

« Que mon frère rouge soit le bienvenu, dit Tommy, s'il vient à nous le calumet de paix et non la hache de guerre à la main. — Haugh ! le Renard-Rusé vient en ami, et ses frères les Cœurs-Sanglants n'en veulent pas aujourd'hui aux hommes blancs. — Aujourd'hui?... Hum... Pourtant, les Cœurs-Sanglants sont sur le sentier de la guerre? — L'homme blanc dit vrai. » Il y eut un silence assez long, après lequel le Peau-Rouge reprit : « Je voudrais demander quelque chose à mon frère blanc. — Parlez. — Mon frère blanc n'a-t-il pas rencontré un jeune guerrier

des Cœurs-Sanglants errant seul par la prairie. — Non, aucun. — Ah ! — Vous cherchez donc un de vos guerriers qui aurait disparu ? » Nouveau silence, sur quoi l'Indien continua : « Un de nos jeunes hommes s'est enfui de nos villages après avoir commis envers un de nos grands chefs, un sorcier et plusieurs guerriers, des actes que la mort seule peut châtier et nous le cherchons pour l'attacher au poteau du supplice : il se nomme l'Écureuil-Volant. — Eh bien ! guerrier, nous ne l'avons pas vu, je vous le jure. »

On devine facilement les sentiments qui agitaient le pauvre Coucou : l'Écureuil-Volant, c'était lui, et cette mobilisation de la tribu des Cœurs-Sanglants, c'était à son intention qu'elle s'était faite ! Là où il n'avait vu qu'une « bonne blague » à l'adresse d'Œil-d'Aigle, Chinchagock et Cie, les Indiens avaient vu une insulte sanglante envers un chef vénéré et des guerriers réputés, et ils n'auraient de cesse qu'ils n'en eussent châtié l'auteur. Convaincu que, s'il se trahissait, il aurait beau se réclamer de sa qualité de blanc, ses compagnons le livreraient pour éviter un conflit avec les sauvages, il se cachait de son mieux pour le cas où il eût été connu du Renard-Rusé, et finalement, tandis que celui-ci continuait à converser presque amicalement avec Tommy, Nino et

quelques autres qui le bourraient de tabac, de friandises, de provisions, il pénétra sans affectation dans le hangar aux chevaux.

« Si c'est pas malheureux d'avoir de la rancune comme ça, ronchonnait-il, et pourquoi, je vous le demande? Est-ce qu'il y a seulement de quoi fouetter un chat dans cette histoire-là? En voilà des affaires pour rien du tout... C'est bon, je vous rattraperai, bande de singes, allez !... M'attacher au poteau de supplice, moi, Coucou? Tâchez voir que ce ne soit pas moi qui vous y attache, des fois ! Et tenez bien vos tifs, ceux qui en ont, sans ça, si je vous mets le grappin dessus, je vous scalpe, bon sang ! »

Coucou était exaspéré, mais à cet instant, ses yeux habitués à la demi-obscureté, aperçurent dans l'ombre une forme humaine accroupie contre la muraille de bois, la tête baissée dans une attitude de sombre désespoir : c'était l'infortunée Pauline.

## XV

**Une ruse qui menace de mal tourner.**

Coucou s'approcha vivement de la fillette qui, au bruit, leva la tête et eut un mouvement de frayeur. « Faut pas



avoir peur, mam'zelle Pauline, lui dit-il tout bas, c'est moi, Coucou, vous savez bien, ce bon vieux Coucou, dont vous avez fait la connaissance après que Thomas vous eut enlevée aux Kioways?... Eh bien oui! c'est lui-même, en personne naturelle.

— Est-ce possible ! s'effarait-elle, déjà toute palpitante d'espoir. Mais le moment n'était pas aux conversations. — Faut voir à se « barrer » et au trot, reprit Coucou. Voyons, comment qu'on ferait bien. » Il réfléchit quelques secondes puis, hâtivement, il se dirigea vers la porte : « J'ai une idée, fit-il. Elle ne vaut peut-être pas des mille et des cents, mais on peut toujours voir. » Aussitôt, il sortit du hangar, juste au moment où le Renard-Rusé s'apprêtait à prendre congé des aventuriers. Ce fut à l'Indien qu'il adressa la parole en son dialecte, persuadé que nul parmi les blancs ne le comprenait, sans quoi ils s'en fussent servis au cours de leur entretien avec lui.

« Mes frères rouges, déclara-t-il, cherchent un de leurs jeunes hommes, qui a faussé compagnie à la tribu après avoir commis des crimes impardonnables? Eh bien ! moi, je sais où il est, ce jeune guerrier, et je me charge d'y conduire mon frère rouge. — Mon jeune frère blanc, dit-il vrai? — Il dit vrai. Mais cela à deux conditions, c'est que mon frère rouge

m'accompagnera seul, avec deux des siens, d'abord, et qu'ensuite, il obligera les blancs qui nous entourent à lui livrer vivante une petite fille blanche, qu'ils ont enlevé à la tribu des Pieds-de-Fer, à la loyauté de qui elle avait été confiée.» L'Indien surpris hésitait, tandis que les aventuriers écoutaient sans comprendre. A la fin, il demanda quelques détails plus précis, que Coucou lui donna en inventant de toutes pièces une histoire de son crû, puis il déclara qu'il n'avait pas qualité pour traiter de semblables questions et qu'il allait en référer aux chefs. « Très bien, fit Coucou, mais alors, intimez à mes compagnons blancs, l'ordre de ne pas quitter le rancho avant votre retour, sous peine d'attaque immédiate ; faute de cette précaution, ils vous brûleraient la politesse et je serais forcé de les suivre. »

Le Peau-Rouge, tout heureux que sa mission prît une tournure favorable, s'arracha à son indécision. Se tournant vers les aventuriers, il leur dit : « Le jeune blanc vient de me révéler des choses que nous ne savions pas auparavant, ô hommes blancs, et il faut que je retourne auprès de mes frères, afin qu'ils décident de ce qu'il convient de faire. Je vous le répète, les Cœurs-Sanglants n'ont pas déterré contre les Visages-Pâles la hache de guerre ; mais si vous quittez le rancho avant mon retour,

les fils de nos frères engageront le combat contre les fils des vôtres. J'ai dit. » Sur ces mots, il sauta à cheval, et s'éloigna au galop.

Dans le rancho, il y eut un moment de stupeur ; tous considéraient Coucou avec méfiance et hostilité et Tommy interpella violemment le gamin. « Voulez-vous que je vous dise ? répliqua paisiblement celui-ci. Eh bien, pour des types qui prétendent la connaître dans les coins, vous vous êtes tous laissé monter le coup. C'est comme ça. Cet Indien voulait tout simplement vous attirer hors du rancho, afin que les autres puissent vous massacrer plus facilement une fois que vous auriez été en rase campagne. Comment je le sais ? Ça ne vous regarde pas... Ou plutôt, si. Je vais le dire à Tommy, mais à Tommy tout seul, parce que c'est un secret. » Il attira à l'écart le chef des aventuriers stupéfait et tout bas : « Tout ça, lui murmura-t-il à l'oreille, c'est des blagues. Ce que j'en ai fait c'est à cause de la petite, comprenez-vous?... Non, vous ne comprenez pas ? Ce que vous avez la caboche dure, c'est un rêve ! Écoutez, je sais où est le jeune guerrier qu'ils cherchent : alors, je leur ai promis de le leur livrer, mais à la condition qu'ils se fassent remettre la gosse ; quand ils se seront emparés du bonhomme qu'ils veulent

attacher au poteau du supplice, ils me rendront la petite, et comme ça, elle sera en notre possession sans qu'il y ait du bobo pour personne. Pigez-vous, cette fois? »

Tommy était ahuri. « Mais Nino que dira-t-il? — Vous lui déclarerez que c'est le seul moyen de sauver notre vie que, si nous ne nous soumettons pas, les Cœurs-Sanglants nous attaqueront... vous inventerez quelque chose, quoi! — Et qu'est-ce qui me prouve que vous ne vous sauverez pas avec Pauline pour la négocier pour votre compte? — Ah! flûte! Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre bambine, moi? Est-ce que je sais seulement qui elle est? » Mais Tommy n'était pas convaincu, et Coucou se rendit aisément compte que « ça ne prenait pas ». Heureusement, à cet instant, le galop d'un cheval retentit, et le Renard-Rusé, fort animé, pénétra dans le rancho. Il jeta à Coucou un regard d'intelligence et, dressé sur ses étriers proclama d'une voix éclatante :

« Que mes frères blancs me prêtent une oreille attentive. Ils ont avec eux une enfant blanche que la trahison a remise entre leurs mains. Qu'ils me livrent cette enfant blanche, tout de suite, sinon malheur à eux. » Il saisit son tomahawk et le fit tournoyer autour de sa tête en signe de menace.



Déjà Nino s'élançait vers Tommy. « Qu'est-ce que cela signifie ? hurla-t-il. C'est là un de vos coups, bandit, j'en suis sûr ! — Nullement, protesta l'autre, mais... — Taisez-vous, par le diable, je vous étends à mes pieds. — Prenez garde vous-même ! A moi, garçons, et mettez-moi ce coquin à la raison ! » Les aventuriers, quoique ne comprenant absolument rien à ce qui arrivait, accoururent à l'appel de leur chef, tandis que les trois Indiens de Nino se rangeaient à côté de celui-ci, tous, leurs fusils au poing. Quant à Coucou, intérieurement, il se tordait. « Chouette, songeait-il, les voilà qui vont s'écrabouiller les uns les autres ! Ce que ce sera rigolo ! Allez-y, tas de feignants, tapez dans le tas ! » Mais un nouvel incident vint faire trêve à ces dissentiments. On entendit au loin des clameurs sauvages ; chacun se précipita vers les meurtrières, et la consternation des aventuriers fut à son comble, quand ils aperçurent, descendant à fond de train la pente d'une colline, une nouvelle troupe d'Indiens s'en allant rejoindre celle qui attendait devant le rancho. « Sacrebleu ! jura Tommy, ils sont au moins cent cinquante, maintenant ! Allons, il n'y a plus à hésiter, il faut leur livrer la petite, sans quoi, je ne donnerais pas un demi-dollar de notre peau... Vous autres, ordonna-t-il à ses acolytes en leur dési-

gnant Nino, tenez-moi ce gaillard-là à l'œil, et au premier geste qu'il fera, tirez dessus, au diable la petite, notre salut avant tout ! » Il pénétra dans le hangar où Coucou le suivit, et quelques instants plus tard, la fillette était installée sur son cheval tandis que Coucou enfourchait le sien.

« Voyons, vieux frère, dit le Parisien en se penchant à l'oreille de Tommy, où vous retrouverai-je pour vous ramener la gosse ? — Alors, c'est sérieux ? — Non, mais, voyons ! Puisque je vous le dis, bon sang ! — Alors, à la posada ! — Entendu ! A bientôt le plaisir de vous revoir. » Là-dessus, Coucou prit la monture de Pauline par la bride et faisant signe au Renard-Rusé de le suivre, sortit du rancho au pas sans se presser, tandis que Nino écumant, était tenu en respect par les carabines des compagnons de Tommy. « Compte dessus, vieux, murmurait le Parisien, que je vais te la ramener ! Si tu bois seulement un verre de gin, par minute, jusqu'à ce moment-là, tu peux commander à ton fournisseur quelques tonneaux de ta liqueur favorite, il n'y en aura jamais trop !... Maintenant, voilà le coup dur qui s'annonce : s'agit de semer les Cœurs-Sanglants, mes ex-copains, avant qu'ils m'aient reconnu. Ça n'ira peut-être pas tout seul ! »

Pauline le considérait d'un air anxieux

et interrogateur, mais il faisait mine de ne pas s'occuper d'elle. Quant au Renard-Rusé, impassible, il chevauchait à côté du gamin qui, lorsqu'ils eurent parcouru une centaine de pas, s'arrêta en lui disant : « Il n'y a pas de temps à perdre. Où sont les deux guerriers qui doivent nous accompagner? — Que mon jeune frère blanc vienne avec moi jusqu'auprès de notre grand chef... — Comment s'appelle-t-il, votre grand chef?... — Œil-d'Aigle. » Pan ! songea Coucou, voilà justement ce que je craignais ! Malgré mon nouveau déguisement, j'ai bien peur qu'il devine l'Écureuil-Volant sous les traits du Bois-Brûlé que je suis devenu. Et alors, gare !... « Non, répliqua-t-il tout haut, c'est inutile : mes frères blancs, là-haut, auraient des soupçons en me voyant converser avec Œil-d'Aigle, et ils ne sont pas déjà trop bien disposés pour moi. Allez chercher vos deux camarades et filons. »

Le Peau-Rouge n'insista pas : il partit à toute allure vers ses congénères et revint peu après, escorté de deux guerriers que Coucou, de loin, examinait non sans appréhension : si parmi eux allait se trouver Chinchagock ou l'un de ceux avec qui il s'était trouvé en rapports pendant son séjour parmi les Cœurs-Sanglants ! Et à mesure qu'ils s'approchaient, ces appréhensions devenaient plus aiguës, jusqu'à ce

qu'enfin il reconnut formellement Chinchagock lui-même, à son sempiternel bonnet de fourrure...

« Patatras, murmura-t-il, ça y est ! C'est la plus sale blague qui pouvait m'arriver !... Mais aussi, est-ce que je n'aurais pas dû prévoir ça ? C'était forcé que mon respecté père soit de la partie ! Coucou, mon fils, tu t'es fichu dans de sales draps en voulant faire le malin. Comment diable, vas-tu t'en tirer?... C'est qu'il ne s'agit pas de rigoler, ce cher poteau du supplice m'a l'air d'apparaître à ton horizon, et il me fait l'effet d'éprouver pour toi la plus vive sympathie !... »

Les trois guerriers arrivaient à portée de voix et le Renard-Rusé prit la parole.

## XVI

### En pays de connaissance.

« Chinchagock et le Grand-Ours Noir sont prêts à partir avec le Renard-Rusé et mon jeune frère blanc, dit-il. Que mon jeune frère blanc nous guide. » Mais le jeune frère blanc ne pensait guère à obtempérer à cette invite. Si profondément modifié que fût l'aspect de son visage depuis qu'il était envahi par cette teinte uniforme couleur d'acajou, il y avait



quelque chose qui n'en était pas changé, c'étaient les traits, et ensuite l'expression de ces traits. Et Chinchagock qui avait connu Coucou à l'époque où il avait encore la peau blanche, qui avait vécu avec lui pendant des semaines, ne pouvait guère s'y tromper. Il considérait le gamin avec des yeux dilatés par la stupeur et cria enfin d'une voix étranglée : « Celui-là est l'Écureuil-Volant !... Chinchagock le reconnaît... Il porte encore sur le visage les peintures des Cœurs-Sanglants ! — Aïe ! pensa Coucou, c'est vrai, j'oubliais ces dessins de malheur qui n'ont pas voulu s'effacer... Que dit mon frère rouge ? demanda-t-il tout haut avec calme. Le Grand-Esprit aurait-il retiré à mon frère la faculté de voir et de raisonner ? » Mais l'autre ne l'écoutait pas. Tout au souvenir de l'injure subie, il avait porté sa main tremblante à sa ceinture et soudain, brandissant son tomahawk, se rua sur son ex-fils en poussant un hurlement sauvage.

Mais déjà Coucou était sur ses gardes : il fit feu de l'un de ses pistolets et le cheval du Peau-Rouge, frappé en plein poitrail, s'abattit en entraînant son cavalier. Un deuxième coup de pistolet fit subir le même sort à celui du Renard-Rusé : quant au Grand-Ours Noir, un guerrier d'une stature formidable, il resta un instant paralysé par l'étonnement ; lors-

qu'il eut repris connaissance de lui-même, Coucou et Pauline étaient déjà à quarante mètres, emportés dans un galop effréné. Alors, il se lança à leur poursuite de toute la vitesse de sa monture.

— Que va-t-il arriver, Coucou? demandait anxieusement la fillette. Quelle terrible existence que la nôtre ! Pourquoi ne sommes-nous pas comme les autres enfants. — Ça, je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que voilà une flèche qui vient de passer diablement près de ma tête ! » Le Grand-Ours Noir, en effet, voyant que son cheval fatigué perdait du terrain, venait de décocher un de ses terribles traits qui, heureusement, avait manqué son but. En se retournant sur sa selle, Coucou constata qu'il renonçait à la poursuite, mais qu'une vingtaine de Cœurs-Sanglants se détachant de la troupe qui, de loin avait vu Chinchagock et le Renard-Rusé mordre la poussière, galopèrent à toute allure à travers la plaine dans l'intention bien évidente de rejoindre les fugitifs ; il est vrai qu'ils étaient encore à plusieurs centaines de mètres.

La course durait depuis vingt bonnes minutes, quand, en arrivant au sommet d'une colline, Coucou poussa une exclamation : « Mais, par toutes les plumes de tous les coucous, je connais ça, je connais très bien ça ! C'est mon ancienne prison !

C'est l'estancia où j'ai été enfermé comme esclave. Ah ! ça c'est une bonne blague, par exemple ! » Et il disait vrai. A une distance d'une demi-lieue environ, il distinguait parfaitement les bâtiments entourés d'une haute palissade où il avait vécu de si mortelles heures, il reconnaissait les champs cultivés, les bois où il avait travaillé sous la lourde fêrule des gardes-chiourmes de don Rodriguez : le hasard le ramenait, sans qu'il s'en fût douté, sur le théâtre de ses premiers exploits.

Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui : les Cœurs-Sanglants ne gagnaient pas, mais plusieurs d'entre eux réussissaient à ne pas perdre de terrain. Coucou poussa un profond soupir : « Allons, murmura-t-il tristement, il n'y a pas à hésiter. S'il n'y avait que moi, je préférerais être attaché à une demi-douzaine de poteaux du supplice plutôt que de retourner là dedans, mais pour la petite, je n'ai pas le droit de ne pas profiter de l'abri qui s'offre à nous... C'est égal, j'en ai fait une « boulette » en faussant compagnie à Tommy ! » En effet, les circonstances prouvaient que c'était une faute grave qu'il avait commise là, mais qui donc ici-bas est exempt d'erreur ?

Quand ils eurent parcouru la moitié de la distance qui les séparait de l'enclos, Coucou et Pauline firent deux remarques

singulières : il n'y avait personne dans les champs alors qu'à cette heure, d'ordinaire, les esclaves étaient en plein labeur ; ensuite, les portes de l'enceinte étaient closes. « Ils ont eu vent de la présence des Indiens, expliqua le Parisien, et ils ont pris leurs... » Mais sans achever sa phrase, il arrêta violemment sa monture, et devint soudain fort pâle. A son exemple, Pauline retint son cheval, puis elle demanda : « Eh bien ! qu'avez-vous ? — Vous ne voyez donc pas ? » répliqua-t-il. Au-dessus de la grande porte, regardez !... » La fillette suivit la direction qu'il lui indiquait de son bras tendu. « Oh ! murmura-t-elle avec épouvante, on dirait... — Justement, c'est tout à fait ça ! On dirait des têtes coupées qu'on a plantées chacune au sommet d'une perche. Et il y en a !... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? » Plusieurs hypothèses se présentaient à son esprit, mais le temps pressait. Il entraîna Pauline vers l'estância, et quand il n'en fut plus qu'à trois cents pas, il eut une nouvelle surprise ; ces têtes, horribles trophées, au nombre d'une cinquantaine au moins, avaient toutes appartenu à des blancs...

« Je parie douze bâtons de chocolat à la crème, cria Coucou, que les négros se sont révoltés et ont massacré leurs gardiens ! Si c'est vrai, nous sommes sauvés ! »



Et il continua d'avancer. Mais bientôt, une voix l'arrêta, criant en espagnol : « Halte ! Passez votre chemin ou nous tirons sur vous ! » En même temps plusieurs nègres se montrèrent sur l'espèce de murador ou d'observatoire élevé près de la porte ; ils étaient armés de fusils. « Qu'est-ce que je disais ! s'exclama le gamin tout joyeux. Pas de doute, c'est bien cela !... Eh ! là-bas ! on ne reconnaît donc plus les amis ! Alors quoi, on ne se souvient plus de ce brave Coucou, le petit Français qui s'est trotté il y a quatre mois et qui vient rendre une petite visite aux copains ? C'est pas sérieux, voyons ! » Il y eut un silence, puis une explosion de surprise. Coucou, seul blanc incorporé parmi les esclaves noirs, était très populaire parmi ceux-ci, et nul ne l'avait oublié. Bientôt la porte s'ouvrit et plus de deux cents noirs se précipitèrent à sa rencontre en gambadant comme des fous. En un clin d'œil, Pauline et lui furent enlevés de leurs chevaux et portés en triomphe dans l'intérieur de l'enceinte.

Pendant quelques instants, ce fut un étourdissant vacarme, puis des voix crièrent : « Aux armes ! Les Indiens ! » C'était le peloton des Cœurs-Sanglants qui arrivait en vue. « Oui, expliqua Coucou, je suis poursuivi... — Nous vous défendrons ! crièrent les nègres. Nous

avons des armes maintenant ! » Et en effet, les uns brandissaient des fusils, d'autres des carabines ou des pistolets, d'autres enfin des haches, des couteaux ou de simples piques. Dans les vastes cours, on discernait sans peine les traces d'un combat récent, des taches de sang éparses, un bâtiment effondré, un autre à demi-consumé. « Que s'est-il donc passé ? demanda Coucou à un des esclaves après avoir mis pied à terre. — Nous révoltés, et tuer tous méchants blancs, voilà, répliqua l'autre féroce. Nous sommes libres maintenant ! » Une décharge coupacourt à l'entretien : c'étaient les nègres qui tiraient sur les Indiens parvenus à peu près à portée. Le gamin s'approcha d'une meurtrière et constata que les Cœurs-Sanglants trop peu nombreux, battaient en retraite, laissant pourtant quelques-uns d'entre eux en sentinelle.

L'alerte passée, les deux fugitifs furent à nouveau fêtés par les pauvres noirs, heureux comme de grands enfants de leur liberté reconquise. Pauline qui ne pouvait supporter la vue des têtes coupées, qui étaient celles des surveillants et gardeschourmes, fut conduite dans le petit salon qui faisait partie de l'appartement du majordome, chef de l'estancia, et qui était la seule pièce qui n'eût pas été ravagée au cours de la lutte. Coucou l'y rejoignit

peu après, en compagnie d'un noir qu'il avait connu durant sa captivité, et qui, plus intelligent que les autres, paraissait jouir sur eux d'une certaine influence. On l'appelait William.

Celui-ci, pendant que ses compagnons surveillaient la campagne ou conversaient en commentant l'arrivée des deux petits blancs, mit ceux-ci au courant de la situation. Sans qu'il s'en doutât, c'était notre Coucou qui était la cause indirecte de la révolte. Sa fuite couronnée de succès avait produit parmi les esclaves une profonde impression : ce qu'un enfant avait réussi, pourquoi des hommes ne pourraient-ils l'accomplir ? Il y avait donc eu une recrudescence de tentatives d'évasion, auxquelles les gardes-chiourmes avaient répondu par une recrudescence de férocité. Si bien que, trois jours auparavant, après avoir assisté à l'effroyable supplice d'un des leurs, les esclaves, presque sans se concerter, s'étaient rués sur leurs gardiens. Ceux-ci, avaient résisté de leur mieux, mais surpris et accablés par le nombre, ils avaient presque tous été massacrés : leurs têtes avaient été plantées sur des piquets et leurs corps jetés aux bêtes dans les bois voisins. Une soixantaine de nègres avaient été tués ou blessés.

## XVII

### Le général Coucou.

« Et maintenant, interrogea Coucou, qu'est-ce que vous comptez faire? — Que pouvons-nous faire? répliqua tristement William. Plusieurs des surveillants blancs ont réussi à fuir, et nous savons bien qu'avant peu, nous allons être attaqués et que nous succomberons. Mais il vaut mieux mourir les armes à la main que sous les coups de fouet. — Ça, c'est mon avis, approuva le gamin, mais il vaudrait peut-être mieux ne pas mourir du tout... Vous savez, entre nous, j'ai pas mal de jugeotte : je suis né comme ça, il n'y a pas de quoi en être fier. Eh bien ! si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais. — Que feriez-vous? — J'irais trouver Coucou le Parisien et je lui dirais Coucou, qu'est-ce que vous feriez si vous étiez à ma place? Alors Coucou vous répondrait : Je prendrais mes cliques et mes claques et je me défilerais en douceur dans des pays où je serais à peu près sûr qu'on me ficherait la paix. Voilà. »

Le noir le pressa d'en dire plus long, mais le gamin était à sa façon un fin diplomate. Il se rendait très bien compte



que les nègres étaient, surtout en raison des dangers qui les menaçaient, fort inquiets et embarrassés de leur liberté, et que celui qui leur donnerait un bon conseil serait le bienvenu. Seulement, il fallait le faire désirer, ce conseil, afin qu'il eût plus de poids. C'est pourquoi Coucou emmena Pauline visiter les blessés que la fillette, émue de pitié, s'employa de son mieux à soigner. Quand le Parisien sortit de la case où ils étaient déposés, il constata avec plaisir que les noirs, par un sentiment de délicatesse assez inattendu, avaient fait disparaître les têtes fichées au sommet des perches. « Pauvres diables, murmura-t-il, ce ne sont pas de mauvais types, au contraire, dommage que l'intelligence ne les étouffe pas. Heureusement, je suis là, moi Coucou, né natif de Montmartre, en France, et je me charge de les secouer. Allons-y. »

Il trouva William et une demi-douzaine de ses congénères assemblés en une espèce de conseil ; aussitôt qu'ils le virent, ils se levèrent de leurs sièges et William s'avança vers lui. « Enfant, dit-il, vous êtes le plus jeune d'entre nous, mais vous avez donné la preuve, en réussissant à vous enfuir d'ici, d'une hardiesse et d'une bravoure extraordinaires. Vous avez un plan, une idée, qui peut-être nous permettraient de nous soustraire aux périls qui s'apprêtent

à fondre sur nous. Parlez, que faut-il faire?... » Coucou réfléchit un moment, puis il prit la parole avec une gravité inaccoutumée, et il la garda un bon moment. Quand il eut terminé, les sept noirs s'élancèrent vers lui avec des transports de joie et d'enthousiasme : il en était qui pleuraient, d'autres qui lui embrassaient les mains. « Oui, approuva-t-il, c'est gentil ce que vous faites là, et vous êtes de braves bonshommes, mais il faudra être sages, et faire ce que je vous dirai, sans ça gare, je me fâche, et vous savez, je suis méchant quand je suis en colère ! — Oui, oui, nous obéir au petit blanc, lui conduire nous là-bas, auprès de bons blancs qui protégeront pauvres noirs ! »

Très digne, le gamin recevait d'un air supérieur ces témoignages de confiance : d'un geste royal, il imposa le silence, et commença à donner ses ordres ; cinq minutes plus tard, les sept noirs s'échappaient et à grands cris rassemblaient leurs camarades. Grimpé sur une table, William harangua ses compagnons de misère et alors ce fut du délire. Coucou et Pauline furent saisis de force et pour la seconde fois portés triomphalement autour de l'enceinte ; ce fut à grand'peine qu'ils réussirent à se soustraire à cette manifestation tumultueuse.

La soirée et la nuit se passèrent sans

incidents, mais à l'estancia, on ne les employa pas à dormir ni à se reposer ; au contraire, chacun, sous la haute direction de notre gamin qu'assistaient William et plusieurs nègres choisis parmi les plus intelligents, travailla avec ardeur. Et le lendemain matin, à l'aube, un cortège imposant se mettait en marche. En tête, venait en bon ordre, une troupe d'une centaine de noirs, dont la moitié étaient armés de fusils et de baïonnettes : les autres avaient tous un pistolet, et une hache ou une pique. Derrière cette avant-garde, grave et fier sur son cheval, le poing sur la hanche, le long sabre de l'un des surveillants pendu à sa selle, notre sympathique Coucou, flanqué à droite de William, à gauche de Pauline, tous deux à cheval.

Un peu plus loin venaient une quinzaine de charrettes transportant les unes les blessés, les autres des provisions et des munitions : une escorte de cinquante hommes les entourait ; enfin, une nouvelle troupe forte de plus de cent « soldats » fermait la marche. Une dizaine de noirs, montés sur les chevaux jadis employés aux travaux de la plantation, servaient d'éclaireurs.

Et tout cela, c'était l'œuvre de Coucou, de Coucou tout seul ! Sa vive intelligence lui avait révélé deux choses : la première

c'est que son intérêt lui commandait d'unir son sort à celui des esclaves révoltés, faute de quoi, pris entre Nino, Tommy, les Cœurs-Sanglants et don Rodriguez, il risquerait fort de laisser sa peau dans ces aventures et la seconde, c'est que, si les noirs attendaient que don Rodriguez et les autres planteurs eussent réuni leurs forces et vinssent les attaquer, ils seraient infailliblement écrasés. Il fallait donc fuir, mais où aller, dans cette prairie immense et inhospitalière?

Coucou n'avait pas été embarrassé pour répondre à cette question et tout de suite il avait pensé aux braves Polonais de Pyzdry. Il ne doutait pas que ceux-ci acceptassent de prendre les pauvres noirs sous leur protection et ne leur fournissent les moyens de se construire un village. Aussi avait-il décidé de les conduire dans cette direction, et il se croyait sûr que don Rodriguez n'oserait pas les y aller chercher. Dans ce but, il avait réparti, les nègres en cinq compagnies d'une cinquantaine d'hommes chacune, réuni tous les fusils et carabines qui existaient à l'estancia, et les avait remis à ceux qui lui avaient été désignés comme sachant le mieux s'en servir : les autres avaient été armés aussi bien que possible : les munitions heureusement ne manquaient pas. Ensuite, il s'était occupé du convoi destiné aux vivres



et aux blessés : les chevaux, les charrettes et les magasins de l'exploitation lui avaient fourni tout ce qui lui avait été nécessaire. Et c'est ainsi que, plein d'un juste orgueil, avec l'allure d'un Napoléon au milieu de ses corps d'armée, il avait prononcé, ce matin-là, un « En avant, marche » digne du plus grand capitaine des temps modernes.

Les Cœurs-Sanglants ne s'étaient pas montrés ; néanmoins divers indices témoignaient qu'ils n'étaient pas éloignés. Deux heures s'écoulèrent sans incidents, et Coucou les employa à recueillir de la bouche de Pauline, tout heureuse de se sentir relativement en sûreté, les détails de son dramatique enlèvement par Nino. Elle avait, comme on le sait, été conduite par Cheyapock et Ockmulgee, escortés de quelques Pieds-de-Fer, aux villages de leur tribu situés dans le Nord, et y avait vécu plusieurs semaines dans le calme. Là-dessus était arrivée la nouvelle que Thomas le Canadien avait été fait prisonnier et Ockmulgee était parti pour essayer de le délivrer (on se souvient que Coucou lui avait, en effet, remis le pseudo-cadavre du chasseur). Or, quelque temps après, deux Indiens disant appartenir aux Cheyennes, tribu, peu sympathique aux Pieds-de-Fer, mais avec laquelle ils vivaient pourtant en paix, s'étaient pré-

sentés aux villages où ils avaient reçu l'hospitalité. Le lendemain, alors que Pauline était restée seule dans la case de Cheyapock, un des Cheyennes était venu mystérieusement lui dire qu'un blanc chargé par Thomas d'un message pour elle, l'attendait hors du village, mais qu'il fallait que personne n'en sût rien.

Après avoir hésité, elle avait, pensant justement à Coucou, commis l'imprudence de suivre l'Indien. Comme elle passait auprès d'un fourré, celui-ci l'y avait entraînée, puis terrassée et bâillonnée. D'autres hommes l'avaient aidé, on avait fourré la malheureuse enfant en travers d'un cheval, et la troupe était partie à toute vitesse. Mais Cheyapock et un autre Pied-de-Fer, témoins lointains du rapt, étaient accourus ; ils avaient l'un et l'autre, été abattus à coups de fusil, et, supérieurement montés, les ravisseurs s'étaient mis hors d'atteinte. C'était deux jours plus tard que Coucou l'avait délivrée.

« Bon, fit le Parisien, tout ça c'est clair comme de l'eau de source. Seulement, ce qui ne l'est pas, c'est la cause de ces persécutions. Voyons, mam'zelle Pauline... — Appelez-moi Pauline tout court ; je vous appelle bien Coucou, moi. — Entendu. Voyons Pauline, est-ce que Coucou n'est pas un bon zigue ? Est-ce que ce n'est pas un frère ? Alors, pourquoi ne voulez-vous

pas lui raconter votre histoire? C'est vexant, vous savez, pour un type comme moi qui est arrivé sans protections à être général en chef à quinze ans, de voir qu'on n'a pas confiance en lui! — J'ai pleine confiance, Coucou, aussi, je vais vous dire ce que je sais; malheureusement, je ne sais pas tout... »

Elle allait continuer quand on vit les éclaireurs nègres revenir au grand galop vers le gros du corps d'armée. Quand ils furent à portée de voix, ils s'écrièrent : « Indiens ! Indiens venir, Indiens et michants blancs ! Eux beaucoup, beaucoup ! — Allons, s'exclama Coucou, ce ne sera pas encore pour aujourd'hui, l'histoire, je sens ça !... Ah ! Indiens venir et michants blancs beaucoup ! Eh bien ! ils peuvent numéroter leurs abatis, Indiens et michants blancs, parce que ça va chauffer pour leurs binettes ! » Et tirant son immense sabre presque aussi grand que lui, il le brandit au-dessus de sa tête en criant joyeusement de son air gouailleur :

« Soldats, il ne s'agit pas de rigoler, maintenant il s'agit de montrer que vous êtes des types à la coule, qui n'ont pas froid aux mirettes..., c'est-à-dire aux yeux. Faut pas avoir la frousse, ça, c'est le principal : après, quand je vous dirai quelque chose, faudra m'écouter, c'est encore le principal ; enfin, ceux qui ont

des fusils, faudra pas tirer en l'air, mais sur l'ennemi : ça, aussi c'est le principal. Si vous exécutez bien tout cela, avec un type comme moi pour vous commander, eh bien, les Indiens et les blancs, nous en ferons une marmelade. Vive la France ! »

Cette originale proclamation eut un succès éclatant et pendant une grande minute, les nègres enthousiasmés, répétèrent sans savoir pourquoi ce cri de « Vive la France ! » qu'ils prononçaient certainement pour la première fois.

Peut-être un obscur instinct, quelque vague ressouvenance leur révélaiient-ils ce qu'il signifiait, ce cri, et qu'il était évocateur de justice et de liberté... Et, à l'entendre, Coucou goûtait une joie immense, qui lui faisait oublier ces épreuves passées, et songer sans crainte à celles qui, sans doute, l'attendaient encore.





*La suite de ce roman paraîtra  
dans le prochain volume intitulé :*

**Le Trésor des Toltèques**





GASTON CHOQUET

---

# LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

## Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

---

TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.

---

Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes  
en timbres-poste, adressés à Mignonne Biblio-  
thèque, 3, rue de Rocroy, Paris (X<sup>e</sup>.)